REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22e Année. N° 4. Avril 1879.

Avis important.

Le 31 mars, à 2 heures très-précises de l'après-midi, Mme Allan Kardec convie les adeptes du Fondateur de la Doctrine spirite à se réunir au Père-Lachaise, pour l'anniversaire de la mort corporelle d'Allan Kardec.

Pour les Spirites, la mort est une renaissance et il est question de fêter celle d'Allan Kardec, le lundi soir, dans un banquet.

Prix Guérin.

Un concours littéraire est ouvert sur la question suivante :

« Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appelons la mort, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans quelques mondes sidéraux. »

Le prix est de 3,000 francs, sur lesquels 2,000 francs seront réservés pour l'impression et la publication par les soins de la Société scientifique d'études psychologiques, et 1,000 francs, accompagnés d'une médaille de bronze, seront donnés à l'auteur de ce travail et fractionnés, s'il y a lieu, entre lui, pour une moitié, et d'autres mémoires qui présenteront de sérieux mérites. Les mémoires devront être envoyés avant le 1er avril 1880.

Une commission de trois membres, nommés par le comité, fera, sur le concours, un rapport qui sera discuté et approuvé par le comité, et les récompenses seront décernées dans une séance solennelle de la Société, dans le courant du mois de septembre ou les premiers jours d'octobre 1880. Le mémoire couronné sera publié dans le délai de six mois à partir de cette époque.

Pour les renseignements, s'adresser à M. P.-G. Leymarie, administrateur de la Société scientifique d'études psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

Libres-Pensées.

XXI.

Ces idées sont consolantes. Elles nous montrent notre personnalité persistant dans l'Eternité et remplissent certainement les cœurs d'espérance et de foi.

Tout, la science et la création entière, tout nous dit que nous sommes éternels. Quand l'imparfait, l'inférieur, l'inorganique est indestructible, comment irions-nous admettre que les êtres les plus parfaits, les vivants avec leur organisation infiniment compliquée soient absolument détruits pour faire place à d'autres ? Cela serait évidemment absurde. Il y a simplement dans la vie un mystère que la faiblesse de notre intelligence nous empêche de pénétrer. Nous voyons seulement que dans la plante il y a quelque chose de plus que dans le rocher, dans l'animal quelque chose de plus que dans la plante, quelque chose de plus dans l'homme que dans l'animal, quelque chose de plus dans l'homme intelligent que dans l'homme borné; enfin que l'homme, réunissant en lui en même temps les dons du cœur et ceux de l'intelligence, est ici-bas l'être supérieur par excellence.

Et nous voyons aussi d'une manière évidente, en étudiant les résultats que donnent l'étude des sciences et celle de l'histoire, nous voyons qu'il y a partout progrès, progrès incessant des sociétés humaines, progrès dans les conditions matérielles de la vie, progrès dans la science, progrès dans la moralité, progrès dans les religions ; tous progrès corrélatifs, se suivant, s'appuyant l'un sur l'autre ! « Tout possible veut se voir réalisé ; toute réalité aspire à « la conscience, toute conscience aspire à s'éclaircir. » Une imagination quelque peu ardente et libre de préjugés lit facilement dans l'avenir et y trouve une confiance sans bornes et une foi sans limite dans les conclusions naturelles que l'on peut tirer de tous ces faits, surtout lorsque l'on y joint ceux qui nous sont fournis par la révélation spirite. Et alors il nous est facile de répondre à ce cri d'une âme en détresse :

« Quand nous jetons un regard vers l'avenir et que nous pensons aux générations futures avec leurs millions d'individus humains, différents de nous par leurs mœurs et leurs coutumes, et que nous essayons de nous les rendre présents, cette question se pose : D'où viendront-ils tous ? Où sont-ils maintenant? Où donc est ce riche sein du Néant, gros du monde, qui cache les générations à venir? »

Ils viendront, ces millions d'hommes, des espaces éthérés qui sont remplis d'âmes ; ils sont maintenant soit dans ces espaces attendant leur réincarnation prochaine, suivant la loi de l'admirable *Théonomie* divine (1), soit au milieu de nous, nous coudoyant et collabo-

(1) Théonomie, ensemble des lois de l'Univers. Dieu gouverne le monde par des lois.

rant avec nous; et ce sein, gros du monde, c'est cet Univers infini où le grand semeur divin a répandu, à l'état d'êtres-atomes, les germes de tout ce qui doit être.

Tout dans l'univers monte vers la perfection divine, et chaque être de la création terrestre naît et meurt en changeant incessamment sa forme. Particulièrement pour l'homme, sa nouvelle forme, sa dernière terrienne — car qui peut dire aucune de celles qu'il ira prendre dans d'autres planètes! — Sa dernière forme ici-bas, est celle de son périsprit qu'il conserve dans l'espace où il entre à l'état erratique avec sa science acquise, ses vices et ses vertus, ses désirs et ses passions, prêt à se réincarner dans ce monde ou dans un autre, suivant l'état plus ou moins élevé de son âme et suivant les décrets de la divine Providence. Et c'est seulement dans ces mondes nouveaux qu'il ira prendre des formes nouvelles, plus relevées, plus belles. Pour nous Spirites, qui vivons pour ainsi dire avec les Esprits presque aussi familièrement qu'avec les vivants, cela est plus qu'une espérance douce et satisfaisante, c'est une certitude qui remplit notre cœur de joie et nous arme de fermeté, de courage et de volonté dans les durs combats de la vie.

XXII.

Ici se présentent à nous deux questions qui s'imposent. Comment un périsprit se trouve-t-il lié à son corps? Comment et à quel moment un périsprit et son âme viennent-ils se réincarner dans un corps?

Nous allons essayer de répondre à ces besoins naturels qu'a notre esprit de fixer sa croyance sur des faits capables de satisfaire l'intelligence et la raison.

On sait que dans tout corps qui vit il y a transformation incessante et continue des molécules organiques qui le composent. Les expériences du docteur Floureus ont démontré que, dans l'espace d'un mois, le corps humain a changé de fond en comble toute la partie matérielle de sa forme. On pourrait vraiment dire que la matière coule dans l'intérieur du corps de l'homme comme l'eau dans le lit d'un fleuve. Chaque molécule corporelle se forme au moyen des éléments (carbone, azote, hydrogène, phosphore, etc., éléments divers qui ne sont très-probablement que la même matière unique et primordiale sous des aspects différents, c'est-à-dire différemment combinés) qu'attire la faim dans l'estomac, et de l'oxygène de l'air qu'amènent dans les poumons les mouvements alternatifs d'un instrument admirable appelé *diaphragme*. Les réactions chimiques qui se font dans l'estomac, la combinaison de l'oxygène de l'air avec le carbone et l'hydrogène du sang dans les poumons, la décomposition et recomposition de toutes les cellules organiques du corps, tous ces phénomènes vitaux produisent une grande quantité d'électricité, de sorte que l'on peut dire, ce nous semble, sans que l'on puisse guère affirmer le contraire, que: *tout corps vivant est imprégné, jusque dans sa plus petite cellule, de fluide électrique.*

Et le périsprit, croyons-nous, se trouve intimement *lié*, au moyen de ce fluide électrique, *ozonisé* pour ainsi dire, à chaque molécule du corps.

D'après les dernières données de la science, notre corps tout entier paraît formé d'une quantité de petits êtres vivants chargés de transformer la matière à laquelle nous faisons subir dans notre estomac une première préparation pour la distribuer ensuite à tout ce peuple affamé de Lilliputiens. Ces petits êtres, dont nous paraissons le Dieu pour ainsi dire, sont ce que l'un des grands savants qui a porté le plus haut le drapeau de la France, Claude Bernard, de l'Institut, appelle des *cellules vitales*. Ecoutons sa voix autorisée. Voici ce qu'il dit :

« Dans ce corps humain, la cellule vitale a sa mission et sa fonc-
« tion ; sa consigne est absolue, mais les moyens présentent une
« certaine laxité. Si elle fait de la chimie, ce n'est pas à la façon d'un
« des réactifs aveugles que le chimiste manie, c'est à la façon de ce
« chimiste lui-même qui choisit ses agents et règle leurs conditions
« d'action dans un but déterminé.

« L'animal est un appareil d'analyse comme le fourneau qui
« brûle est un foyer de combustion, d'oxydation. Il simplifie les
« éléments compliqués.

« La plante est un appareil de synthèse. Les phénomènes chi-
« miques dont elle est le siége reviennent tous à des désorgani-
« sations, à des réductions. Elle complique les éléments simples
« dont elle se nourrit.

« On trouve dans tout être vivant trois choses : 1° Phéno-
« mènes de combustion, d'analyse ou de désorganisation ; 2° Phé-
« nomènes de réduction, de synthèse ou d'organisation ; 3° Acti-
« vités cellulaires ou organiques qui en dirigent les manifestations.

« Les phénomènes de désorganisation et de combustion sont sous
« l'empire de forces physico-chimiques. Les phénomènes de syn-
« thèse ou d'organisation, quoique soumis aux lois générales de
« la chimie, ont besoin pour s'accomplir d'un élément organisé
« vivant, le germe, la cellule vitale.

« La fécondation est une sorte d'impulsion nutritive qui se pour-
« suit toute la vie. La nutrition s'arrête à la fin de la vie, non point
« parce que les éléments font défaut, mais parce que l'évolution
« cellulaire s'arrête. »

Ainsi, la science nous fait voir dans l'intérieur de tout être vivant une force intelligente qui désorganise et analyse d'abord pour faire ensuite un choix, réduire et réorganiser à nouveau. Mais nous ne croyons pas à la cellule matérielle vitale intelligente. Il nous semble que c'est confondre ici le contenant avec le contenu, l'effet avec la cause. Notre opinion est que le périsprit lui-même, être un et individuel, qui, doué de besoins, d'attraction, de puissance corrosive et chargé d'une mission, chacun dans la sphère de l'échelon de la série ascendante auquel il est parvenu, produit ce travail de transformation de la matière, ce travail de métamorphose. Ce pé-

risprit remplit tous ses pores de fluide qu'il soutire à la matière inerte qu'il désagrége, et à laquelle il est intimement lié. Mais ce périsprit est Un; il est doué de besoins, d'appétits, de passions. Les élémentals dont nous parlent les Théosophes américains peuvent nous en donner une idée.

D'ailleurs, nous sommes persuadé que tous les Esprits humains qui vivent autour de nous et qui peuplent les espaces sont exactement conformés de la même manière que nous; qu'ils ont des veines, des artères, des nerfs, tous organes formés si vous voulez avec cette matière invisible, élastique, impondérable, infiniment déliée qui remplit les espaces interplanétaires et les interstices poreux de tous les corps et qu'on appelle éther, dans lesquels coulent des fluides qui spécifient chacun de ces esprits. Seulement, tout cela est invisible pour nous, mais cela ne doit pas plus nous étonner que ne nous étonnent aujourd'hui les phénomènes électriques de l'atmosphère. Ne voyons-nous pas tous les jours l'électricité, qui est invisible, se glisser entre les molécules invisibles d'oxygène et d'azote qui forment l'atmosphère, et s'y mouvoir avec une vitesse incalculable? Bien des faits peuvent venir corroborer cette opinion. Entre autres, par exemple, si vous voulez bien relire (Revue de janvier 1878, page 7), l'article tiré du livre publié par le colonel américain Olcott et intitulé « *Gens de l'autre monde,* » vous voyez, page 10, une personne poser sa main sur la poitrine de l'indienne Honto et sentir s'agiter son cœur « *aussi régulièrement que celui d'un être vivant.* » Dans les expériences de l'académicien Crookes, ne le voit-on pas aussi prendre la main d'Annie Morgan et sentir battre son pouls (1) ?

Revenant à cet article de Claude Bernard que nous venons de citer, nous dirons que ces activités cellulaires dont il parle ne sont autre chose que les propriétés attractives et transformatrices du périsprit et que les phénomènes d'analyse et de synthèse sont conduits et dirigés par ce périsprit lui-même, le véritable chimiste qui travaille, inconsciemment si vous voulez, mais qui travaille d'après des lois et dans un but déterminé et préconçu, avec une certaine provision de force au départ et limitée d'avance (2).

(*A suivre.*) René Caillé.

Etrange existence de miss Mary Faucher.

Depuis quelques années, certains journaux se sont occupés de miss Mary G. Faucher, qui demeure chez sa tante à Gates, avenue Downing street, Brooklyn, et qui vit presque sans nourriture depuis 1865, et souvent en léthargie. Mais les récits qui ont été faits sur elle jusqu'à ce jour, sont plus ou moins controuvés, car miss

(1) Appendice à l'ouvrage de Crookes, page 18.
(2) C'est une opinion personnelle à l'auteur.

Faucher et ses parents se sont toujours opposés à ce qu'on publiât les intéressantes particularités de ce cas exceptionnel ; tous ces détails ont été consignés par miss Faucher elle-même et seront donnés après sa mort. Quoi qu'il en soit, voici quelques renseignements dus à quelques indiscrets ou officieux et que nous nous empressons de reproduire, tant le cas nous semble particulier. Miss Mary Faucher a aujourd'hui trente-et-un ans ; à dix-huit, elle fit une chute de cheval et eût quelques côtes brisées. A peine convalescente, comme elle descendait de voiture, sa robe se prit dans la portière qu'elle venait de refermer et elle fut entraînée ainsi à une assez grande distance. Cette fois, elle eut l'épine dorsale très-endommagée et fut obligée de garder le lit depuis lors, soignée par madame Crosby, sa tante, et visitée par de nombreux médecins, par des amis et des hommes de science qui ont cherché à pénétrer le mystère de sa maladie sans pouvoir y parvenir.

M. le professeur Ch.-E. Weste, l'a veillée scrupuleusement pendant quelques années pour savoir si réellement elle se passait de nourriture, il n'a jamais pu découvrir la moindre trace de fraude. Il ne pense pas qu'elle ait pris en onze années de quoi nourrir une seule personne pendant un repas. Elle est presque paralysée et complètement aveugle. Elle fait l'ouvrage le plus délicat avec de la cire, presque toujours de la dentelle et des fleurs. Elle est en léthargie pendant 10, 12 et 15 jours ; on la croit morte quelquefois, et elle ne peut reposer que sur le côté gauche.

Elle a le don de pouvoir distinguer ce qui se passe à une certaine distance et d'une manière très-précise. Elle est d'une lucidité étonnante. Elle ne se rend pas compte des différences qu'on établit entre le jour et la nuit, qui sont pour elle mêmes choses.

Elle ne dort jamais et ne prend de repos qu'en ses moments de léthargie.

Elle fait des fleurs merveilleuses et quand elle désire un modèle, elle en appelle l'image en son esprit.

Le docteur Fleet Speir, ne peut donner aucune appréciation sur une aussi étrange mala die. Il a fait souvent sur elle des expériences, pour savoir si elle absorbait quelque nourriture ou pour lui en ingérer, mais elle n'avait jamais rien dans l'estomac et rejetait ce qu'on l'obligeait à prendre.

Le Dr Robert Olmistan, 74, Hampton-place, dit qu'il n'admet pas le surnaturel, mais qu'il est obligé de constater que miss Mary Faucher n'a jamais eu l'intention de tromper, qu'il l'a vue écrire sur une ardoise le contenu d'une lettre reçue par un membre de la famille et qui n'avait pas encore été décachetée.

Le Révérend P. Joseph T. Duryea est convaincu que miss Faucher possède la seconde vue et en donne un exemple frappant : La première fois que j'entrai, dit-il, dans sa chambre, il faisait nuit noire, je ne pouvais la voir. Elle me dit aussitôt qu'elle me connaissait et qu'elle m'avait déjà vu à la porte de la maison, causant avec Mme Crosby, sa tante, et que je m'appelais M. Duryea ;

puis elle ajouta quelques particularités sur la conversation que nous avons eue et sur le costume que je portais alors.

Le fait était exact et remontait à trois semaines.

John Dr Towsend dit que, non-seulement tous les récits que l'on fait sur miss Mary Faucher sont exacts, mais qu'on n'en sait pas le quart.

« Ces fleurs, dit-il, que vous voyez si artistement travaillées, sont d'elles, elle reconnaît leur couleur au toucher, et la teinte d'une étoffe en l'approchant de ses lèvres. Une fois, elle me fit la description d'un portrait que j'avais sur moi dans la poche de mon pardessus. Elle avait prédit que je venais la voir un jour que j'allais en effet de New-York à Brooklyn. »

Plusieurs personnes se sont intéressées à elle, car la vente de sa dentelle et de ses fleurs est son seul moyen d'existence; personne au monde ne mérite davantage une pension ou des secours.

Tiré du *The Sun*. Traduit par C. Steiner.

A Monsieur Loyson.

M. Loyson vient d'ouvrir rue Rochechouart, 7, dans une ancienne salle de théâtre, une église qu'il intitule *Eglise gallicane*.

Le jour de l'inauguration on s'étouffait dans l'étroit sanctuaire. Tous les journaux, le lendemain, parlèrent du nouveau culte, et chacun s'apprêtait à observer curieusement les progrès de cet essai religieux.

Cependant, le silence est déjà complet sur cette actualité, qui semble reléguée, dès maintenant, parmi les vieilles choses, et chacun marche dans la vie sans s'occuper de l'Eglise gallicane, ni des lettres échangées entre le pasteur parisien et le prêtre renégat. Lorsque nous avons vu M. Loyson revenir agiter encore une fois, la question religieuse sur la scène parisienne, notre rêverie nous a transportés à treize ans en arrière, époque où nous avons connu le grand prédicateur.

Alors M. Loyson était un moine, servant avec ferveur et respect l'Eglise catholique, dont la source autoritaire est à Rome ; il prêchait à Notre-Dame, il savait attirer dans l'antique cathédrale gothique, une foule avide de l'entendre ; il est vrai que c'était alors un sublime créateur, son costume de bure séyait à ravir à ses traits fatigués par les travaux du théologien ; puis le geste était beau, la parole ample et sonore, l'homme mystique et célèbre.

Nous, humbles et jeunes, appartenions à la pléiade fanatique qui croyait que, combattre pour la foi, était gagner le ciel.

Aujourd'hui, M. Loyson est un apostat, renié par l'Eglise, accablé de la haine de ceux qui se disent les ministres d'un Dieu d'amour et de charité, et si le temps des persécutions n'était pas passé, il y a longtemps que le Vatican aurait allumé un bûcher pour le moine renégat.

De prêtre stérile, il est devenu père de famille ; d'esclave aveugle, il est devenu un homme ayant le droit d'agir et ne relevant que de sa conscience.

Nous, de catholique orthodoxe, nous sommes devenus *libres-penseurs*.

Le chemin parcouru est le même, le résultat seul est différent.

Ah ! pourquoi M. Loyson s'est-il arrêté en route ? Pourquoi n'avance-t-il pas courageusement dans la voie du progrès ? Pourquoi s'attacher encore aux vieux dogmes usés, qui s'écroulent chaque jour, sous les coups des découvertes modernes ? Pourquoi n'être pas un vrai apostat, reniant sincèrement le passé, et brisant pour toujours avec des errements qui ne vivent plus que de nom ? Lamennais a tracé devant les hommes qui ont le courage de briser leur chaîne, un chemin dont on doit être fier de parcourir les arides étapes ; si, aux premiers pas, on est abreuvé de tristesse et de dégoût, on éprouve bientôt une immense satisfaction d'avoir eu la force de secouer un joug odieux.

Mais vis-à-vis tant de liens avec le passé, qui retiennent encore M. Loyson, nous sommes profondément affligés, car nous sommes convaincus qu'il fait fausse route. Certes, nous savons que M. Loyson est un honnête homme, et un vrai libéral ; nous savons aussi que les premiers prêtres chrétiens, dont il veut essayer de continuer la pieuse mission après bien des siècles d'interruption, n'avaient rien de commun avec les élégants princes de l'Eglise romaine.

Ils étaient pauvres, les évêques des premiers jours ; ils n'avaient pas de palais ; ils ne parcouraient pas les villes vêtus d'or et de soie, traînés dans de luxueux carrosses ; ils n'aspiraient pas aux fonctions publiques, leur mission était humble et cachée.

Ils étaient chastes, car ils étaient mariés et pères de famille ; ils étaient martyrs, car ils n'étaient pas les maîtres.

Mais tant de vertu et d'amour de l'humanité ne peuvent constituer un précédent, ni faire espérer à un retour vers de semblables existences. M. Loyson arrive dans un monde trop vieux, où l'heure de la grande vénération sociale et religieuse a sonné. Il nous parle de dogmes, tandis que nous n'avons besoin que d'amour et de tolérance ; il nous prêche des croyances assujéties à des règles préconçues, quand il nous faut le droit de nous lancer dans les champs de l'infini, où la révolution d'aujourd'hui doit pouvoir se modifier par la révélation de demain.

Que M. Loyson nous permette de le lui dire ! L'humanité a besoin de pasteurs, le peuple a soif de savoir, le progrès ne peut être réel que poussé par des hommes d'abnégation. Le travail des grandes réformes, l'étude des mystères de la psychologie, n'offraient-ils pas un vaste champ pour l'apostolat de M. Loyson qui, devenu aujourd'hui un citoyen, au lieu de créer une église, aurait pu fonder une chaire de philosophie et de socialisme, où sa voix puissante aurait convié les hommes de tous rangs à venir entendre,

non pas la vérité, nul n'est sûr de la posséder, mais des entretiens où se seraient élaborés des plans de discussion, d'où aurait jailli l'étincelle qui doit éclairer la route de l'avenir.

Quelle gloire n'attacherait-il pas à son nom, s'il voulait marcher ainsi à la tête des chercheurs !

Tandis que le talent du célèbre prédicateur va s'étioler dans un désert peuplé seulement de curieux, où la foule d'aujourd'hui ne sera pas celle de demain. Les catholiques resteront fidèles à Rome, les indifférents lèveront les épaules, les gens du progrès savent que d'autres voies sont ouvertes aux investigations de la science ; marchant de front avec la foi, ils suivront les maîtres qui se sont voués à cette cause nouvelle. Nous ne pensons pas que M. Loyson espère convertir les matérialistes, si ceux-là peuvent changer d'opinion, il faudra leur prouver l'existence de la vie spirituelle... tout comme on leur démontre une expérience de chimie, et ce n'est pas dans l'église de la rue Rochechouart qu'on atteindra ce but. Qui donc formera le troupeau du nouveau pasteur ? Louise DE LASSERRE.

Nota. — Il n'est pas moins vrai que M. Loyson fait un acte de de courage ; si nous respectons l'opinion de Mlle de Louise Lasserre, nous savons honorer le prédicateur célèbre qui donne l'exemple du progrès, qui désire entraîner après lui tous les Esprits généreux à la libre-pensée.

Phénomène curieux d'obsession.

A Monsieur P.-G. L..., rue Neuve-des-Petits-Champs, Paris.

Le numéro d'octobre 1878 d'un journal russe rapporte un fait d'obsession qui mérite de vous être envoyé, car il est décrit par un peintre russe très-célèbre ; n'en déplaise à Olivier Merson, du *Monde illustré*, qui traite ses tableaux de « pyrotechnies » les critiques qui flattent une seule école, perdent le sentiment du beau et celui de la justice.

Voici le fait :

..... (1873). Un autre personnage, non moins original, dont je fis la connaissance à Nice, était une bonne et très-aimable vieille comtesse D....., amateur passionnée de la peinture, qu'elle avait pratiquée dans sa jeunesse. Elle avait acheté deux de mes tableaux et désirait faire ma connaissance. Un Français, M. Canault (Kasno?), s'offrit pour me présenter à la comtesse, et me prévint de la bizarrerie organique de la respectable dame, bizarrerie à laquelle on donnait pour cause une frayeur de sa mère pendant la grossesse de cette dernière.

Dans l'un des contes des fées de Perrault, il est question de deux sœurs, dont l'une était récompensée et l'autre punie par une fée : de la bouche de la première s'échappaient à chaque mot des fleurs et des pierres précieuses ; de la bouche de la seconde sœur ne sor-

taient au contraire que des grenouilles, des lézards et des serpents. La comtesse D..... possédait, au figuré, cela s'entend, cette dernière propriété. Elle accompagnait la plupart de ses paroles d'aboiements, d'injures ; et, voulant dire une amabilité, elle commençait d'abord par lâcher une injure, une grossièreté..... puis, après un effort évident de volonté, cette dame parlait d'une manière convenable, polie, aimable et d'un style coulant..... Si, par malheur on venait interrompre son discours, alors, en le reprenant, elle recommençait les aboiements, les injures jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé le ton et l'accord précédents.

On racontait entre autres choses, que lors de sa présentation à l'impératrice Eugénie, en réponse à une amabilité de cette dernière, la comtesse lui dit : « Vous êtes une grosse v....; » elle aboya ensuite et se répandit enfin en excuses et en expressions les plus recherchées.... La même chose eut lieu lorsque Canault me présenta à la comtesse : « Vos tableaux, — dit-elle en suffoquant et en aboyant, — sont exécrables, abominables.... superbes, magnifiques ! » En ce moment, une dame entra dans la salle, et la comtesse prononça avec un sourire aimable : Co..., sotte !.... mais se reprenant aussitôt : « Ma belle amie, ma charmante ! »

Peu à peu l'ordre s'établit dans notre conversation ; la comtesse s'entretint en véritable femme du monde, ayant une instruction accomplie. En parlant de la peinture, elle dit que son amour pour cet art fut particulièrement développé par la vue des peintures d'un mariniste polonais, exposées à Paris, il y avait quelques années ; c'était un — « Un certain : Iwakoffsky..., Iwakoussky, » elle s'efforçait de retrouver le nom qui lui échappait.

Je répondis que, à ma connaissance, un pareil nom n'existait pas parmi les peintres polonais ; et que, de tous les peintres russes qui avaient exposé à Paris depuis une quinzaine d'années, j'étais le seul qui portât un nom se rapprochant de celui que, selon l'habitude des Françaises, elle prononçait en le changeant. D'après le sujet des tableaux vus par elle, je me convainquis qu'elle parlait de moi et je lui dis que son « Iwakoffsky » et moi — Aïwasoffsky — nous ne faisions qu'une seule et même personne. La comtesse se jeta à mon cou avec transport, elle m'embrassa, aboya, m'accabla alternativement d'éloges et d'injures.

Cette scène me fit une pénible impression.

Il est à noter que cette comtesse D..... a (ou a eu), je ne sais pas au juste) une sœur cadette semblable à elle comme sujet pathologique, qui ne pouvait commencer à parler d'une manière convenable, sans avoir préalablement aboyé, injurié.... Le plus remarquable, c'est que les deux sœurs ont été mariées..... JEAN AÏWASOFFSKY.

Traduit par votre sœur en croyance, à Janovo, Russie.

ANNA BOLTINE (fille du général).

NOTA : La comtesse, qui, involontairement, subissait ainsi que sa

sœur, cette étrange obsession, ne le devait-elle pas à une existence antérieure ? riche, placée dans un milieu social élevé, instruite et distinguée ; elle était sans cesse rappelée à l'humilité par ses aboiements, par des paroles inconscientes dont elle sentait l'inconvénient, sans pouvoir s'empêcher de les prononcer.

Il y avait dans ce phénomène, un cas très-curieux, bien caractéristique, d'une force qui dominait un être raisonnable, judicieux et conscient que les physiologistes eussent dû étudier ; s'ils l'ont fait c'est pour n'y rien comprendre et ils se sont tus, le silence prudent étant la règle habituelle des investigateurs complètement déroutés.

Avec le spiritisme, en ne faisant point fi de la psychologie, ils se fussent dit que là, il n'y avait point d'hérédité, que la cause de ces effets se trouvait dans la préexistence ; tout montrait l'action d'une force intelligente sur une autre, et, si la comtesse subissait cette force, c'est que des fautes antérieures l'y avaient prédisposée. L'obsession, si elle avait besoin d'être prouvée, le serait par le cas de la comtesse D.... que nous ne nommons pas, et pour cause. Le fait de deux sœurs subissant la même peine caractéristique, exclut l'explication donnée : une peur pendant la gestation maternelle.

Le Spiritisme en Algérie (suite).

(Voir la *Revue* de février 1879.)

L'Akhbar, 21 au 10 décembre 1868.

Quelques personnes d'Alger ont été un peu froissées par les paroles de M. Caseneuve, contre le spiritisme ; l'une d'elles nous adresse la communication suivante que notre impartialité nous fait un devoir de publier, bien que nous n'acceptions pas toute la responsabilité de la thèse qu'on soutient.

Le Caseneuvisme et le Spiritisme.

Le bruit qu'on fait autour du célèbre prestidigitateur : le Commandeur Caseneuve, ne me paraît nullement justifié, quant à ce qui touche à la question du spiritisme que certainement, sans chercher à le connaître, bien des personnes traitent avec dérision, de superstition et de folie.

Disons d'abord ce que c'est que le spiritisme. Le spiritisme est plutôt une science qu'une religion.

Voici l'opinion qu'en donne Victor Hugo, le plus grand de nos écrivains et de nos spiritualistes modernes :

« Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui « que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen ; nous « sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. « Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention au- « quel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le

« dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser « protester la signature de la science. »

Voici celle d'Auguste Vacquerie :

« Quant à l'existence des esprits, je n'en doute pas; je n'ai « jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres « s'arrête à l'homme; je suis persuadé que nous avons au moins « autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois « aussi fermement aux Esprits qu'aux onagres. Leur existence « admise, leur intervention n'est plus qu'un détail; pourquoi ne « pourraient-il pas communiquer avec l'homme par un moyen « quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? « Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière; mais « qui vous dit que ce soit des êtres immatériels? Ils peuvent avoir « un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre « regard comme la lumière l'est à notre toucher. »

Le spiritisme, en dépit de ses détracteurs, ne saurait être une superstition; il ne plante son drapeau sur le territoire d'aucun culte, mais il appelle frères! tous les membres de la famille humaine. Il vient, comme autrefois le Christ, nous conseiller la charité envers nos semblables; voilà pourquoi, sans doute, bon nombre d'égoïstes, le repoussent comme gênant.

Le spiritisme qu'on bafoue injustement a aujourd'hui ses organes de publicité, ses revues, ses journaux, ses brochures et ses livres. Une société d'études psychologiques autorisée par M. le Ministre de l'Intérieur, vient de se former à Paris; voici les noms des membres du comité de fondation.

MM. Bougueret, ancien député, président; Baroux et René-Caillé, ingénieurs, vice-présidents; Charles Lomon, Camille Chaigneau, hommes de lettres, secrétaires; Vautier, négociant, trésorier; Fauvety, Eugène Nus, le baron du Potet, hommes de lettres; le docteur Conan, Devoluet, colonel d'artillerie en retraite; Bonnemère, historien, etc.

Ces savants se consacrent à l'étude des lois d'ordre moral; ils constatent l'existence des phénomènes spiritualistes.

Le célèbre médium Slade, à Londres, en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en Russie, a dévoilé aux yeux de tous l'intervention d'une force invisible; il ne cesse de soumettre les phénomènes de ces manifestations à l'examen et au contrôle du public et des savants qui ne jugent pas qu'il est inutile d'assister à ces séances.

D'un autre côté, qui n'a lu les notes de William Crookes, membre de la Société royale de Londres, sur les recherches faites dans le domaine des phénomènes spirites pendant les années 1870-1873, publiées par le *Quarterly*, journal de science. Traduction de M. Samuel Chinnery, et son nouveau livre : *Recherches sur les phénomènes?*

Aujourd'hui, M. le Commandeur Cazeneuve prétend combattre et déclarer faux les phénomènes spirites; mais alors pourquoi s'est-

il toujours abstenu de se rendre à Paris, dans des séances où il eût pu mettre à néant ce qu'il appelle *faux miracles* et *farces du spiritisme?* A lui de nous répondre.

Il a dû cependant être témoin, lors de son dernier séjour à Oran, des manifestations physiques qui se sont produites et dont le *Moniteur de l'Algérie* a parlé sous ce titre : *Le Diable à Oran.*

Certainement, nous sommes loin de contester sa puissance scientifique, son habileté; mais en résumé, ce n'est jamais qu'un prestidigitateur à truc, un artiste remarquable qui, à l'exemple des frères Davenport, veut prouver plus qu'il ne possède, en jetant par une réclame exagérée dans de grandes affiches, la poudre aux yeux de la crédulité publique.

En attaquant en triomphateur prétentieux ce qu'il appelle : *miracles* et *farces du spiritisme,* nous lui demanderons, pourquoi il s'abstient de déclarer la même guerre aux miracles de Lourdes et de la Salette, et aux farces des pélerinages qui, durant plusieurs années, ont fait hausser les épaules à la France républicaine? Serait-il clérical? Est-ce que Rose Tamisier et Mlle de Lamorlière auraient trouvé grâce devant lui.

Serait-il un docile serviteur de l'internationale noire? un des rouages de la machine jésuitique? un de ces oiseaux de nuit que la lumière effraye? Vrais apôtres, ceux-là, de la superstition, plutôt que ne peuvent l'être les médiums spirites.

Allez, M. le Commandeur Cazeneuve, en dépit de vos démonstrations anti-spirites, le spiritisme est cuirassé contre vos coups; malgré vos attaques on le voit s'étendre et se propager. Il ne révèle point des faits surnaturels (car il n'y a rien de surnaturel), mais bien des lois inconnues ou incomprises jusqu'à ce jour.

Le spiritisme, comme toutes les découvertes antiques et modernes doit subir la persécution; de tout temps lorsqu'une idée nouvelle est venue supplanter une idée ancienne, il y a eu lutte dans le champ du progrès, la routine a protesté, on a toujours traité de fous les novateurs, jusqu'au jour où leur découverte, en les immortalisant, est entrée officiellement dans le domaine de la science.

Malgré tous les sarcasmes, le spiritisme, de l'état de science est passé à l'état de doctrine; il apporte à ses millions d'adeptes la consolation et l'espérance. Il vient prouver par des faits tangibles, irrécusables, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, bien mieux que ne peuvent le démontrer les dogmes catholiques *de l'Enfer, du Purgatoire, d'un Dieu méchant et vengeur, du Syllabus, de l'Immaculée-Conception, de l'Infaillibilité papale,* etc., etc., bien autrement entachés de superstitions et d'erreur que les manifestations spirites.

Le Caseneuvisme aura donc beau prendre des airs de triomphe, sa science ne pourra rien contre celle dont le témoignage se révèle, universelle dans toutes les contrées du globe par la constatation des faits.

Le spiritisme, abstraction faite des faux croyants et des fanatiques comme il s'en trouve dans les religions, n'a rien à craindre, Dieu merci, des attaques de ses adversaires obstinés. Loin d'être malade, il ne s'est jamais si bien porté : M. le Commandeur Caseneuve, en le faisant connaître à ceux qui l'ignorent, sera, sans s'en douter, son meilleur propagateur.

Hier, nous avons assisté à l'une de ses séances ; certes nous sommes loin de contester son véritable talent de prestidigitateur, qui tient sous le charme ; nous avons seulement remarqué qu'au milieu des nombreuses décorations qui constellent sa poitrine d'artiste, une seule lui fait défaut pour nous éclairer : l'étoile de la vérité!

NOZERAN.

Une Charade. — Contentement passe richesse.

Par Mlle Alice Brunet.

Nous venons d'assister, en compagnie de M. et Mme Leymarie, de M. Chaigneau et d'autres, à une charmante petite soirée intime. Rien ne rend les relations si cordiales que l'unité dans les croyances, mais surtout rien ne les rend si naturelles et si douces que la simplicité des cœurs. C'est ce que tout le monde s'accorde à dire au sujet des spirites : « Ils sont le jouet de leurs illusions, mais il faut bien avouer qu'ils sont généralement bienveillants, honnêtes et bons, que leurs relations sont fraternelles et cordiales et qu'en fait, ils représentent assez bien ces familles religieuses des premiers temps du Christ. » Qui eût assisté à cette petite réunion artistique et littéraire aurait certainement vérifié la vérité de cette opinion.

C'est justement parce que nous ne faisons qu'une seule grande famille religieuse et que nous nous devons mutuel appui que paraissent ces lignes pour recommander les dames Brunet (1). Nous leur devons toute notre sympathie, puisque ce sont des sœurs et des femmes de mérite, instruites, dignes et courageuses.

Les deux charmantes petites pièces pleines de poésie que nous venons de voir et d'entendre jouer chez ces dames sont de Mlle Alice Brunet elle-même. On y trouve l'élégance du langage, l'élévation de la pensée et des projets de réformes morales qui, je l'espère bien, se verront un jour réalisées. Elles ont été parfaitement traduites par es jeunes élèves du cours, aidées d'amis.

(1) *Elles tiennent rue Castex, n° 17, des cours pour préparer les jeunes filles aux examens supérieurs de l'Hôtel-de-ville et vont aussi donner dans les familles des leçons particulières, soit de sciences, soit de lettres, soit de musique.*

Nous recommandons à nos frères la lecture de ces deux petites pièces qui viennent de paraître à la librairie scientifique d'études psychologiques ; l'une a pour titre « Une Charade, » et l'autre « Contentement passe richesse, » chacune ne coûte que la modique somme de 50 centimes. Nous les prions aussi de répandre ces brochures car : « Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature. »

RENÉ CAILLIÉ.

Les Possédées de Verzegnis.

Sétif, 12 janvier 1879.

Chers Messieurs, dans le cas où vous n'auriez pas connaissance de faits assez intéressants pour nous, spirites, qui se passent dans je ne sais quelle contrée de l'Italie, je vais vous copier un article que je trouve dans un journal d'Alger, le *Petit Colon*, N° du 10 janvier.

« Les Possédées de Verzegnis. »

« Nous avons raconté qu'à la suite de la prédication d'un jésuite, « trente femmes s'étaient déclarées possédées du diable dans la « bourgade de Verzegnis. — L'*Italie* confirme le fait et ajoute ces « détails :

« Le préfet, M. Cartelli, à la nouvelle de cet étrange phéno- « mène, a envoyé un fonctionnaire à Verzegnis pour recueillir des « renseignements plus précis. L'enquête a constaté que les femmes « atteintes de la maladie sont au nombre de plus de vingt ; que « douze demeurent à Chiaisis et huit à Villa de Verzegnis. La plu- « part des malades sont âgées de 18 à 25 ans ; trois seulement ont « plus de 45 ans ; une en a à peine 12. Il y a aussi à Villa un « homme atteint de cette monomanie.

« Pendant quelques heures de la journée, les possédées se tien- « nent tranquilles, mais, à certains moments, elles se livrent aux « actes les plus extravagants. Alors elles tiennent des propos inco- « hérents et indécents et accompagnent leurs paroles de cris et de « gestes obscènes, qui font d'autant plus d'impression que toutes « ces femmes avaient toujours tenu une conduite exemplaire.

« Le mal est donc assez grave. Il paraît qu'on ne peut pas l'at- « tribuer à un simple phénomène d'hystérisme produit par la « mauvaise alimentation ou par quelque autre cause naturelle. On « continue à soupçonner que quelqu'un a chauffé ces imaginations « faibles par des peintures effrayantes de l'enfer.

« Les docteurs Franzolini et Chiago ont été envoyés sur les lieux « pour étudier la maladie. »

Voici mes réflexions sur les faits relatés ci-dessus :

Si vous examinez sérieusement l'hypothèse que donne le journal l'*Italie*, vous reconnaîtrez facilement qu'elle est inadmissible, car il est certain que les peintures effrayantes de l'enfer chauffant des imaginations faibles, auraient un résultat d'un tout autre genre que celui de porter des personnes sages, surtout des jeunes filles pudiques, à se livrer ainsi à des propos et des gestes obscènes. Si un pareil résultat pouvait être produit, ce ne serait jamais de la même façon sur la totalité des personnes influencées ; il faut donc se rabattre sur la folie et s'adresser à un médecin aliéniste.

— M. le docteur, admettez-vous douze folles, non pas prises sur un grand nombre de personnes atteintes d'aliénation mentale, mais

formant la collection complète des folles du même village, puis encore dans un autre village huit folles offrant les mêmes symptômes et les mêmes conditions? Ces vingt folles, sont toutes sans exception, atteinte de la même espèce de folie, comme si cette maladie ne comportait qu'une seule forme, un seul caractère. Elle a encore cela de commun chez toutes qu'elle est intermittente. — Notre docteur, bien sûr, vous répondra : J'ai, pendant de longues années, pratiqué le traitement des aliénés sur un grand nombre de sujets, et je n'ai jamais rien vu de semblable. Sur cent fous ou cent folles, il pourra y en avoir (?) qui présenteront les mêmes caractères et l'intermittence régulière des accès n'est qu'un cas plus ou moins rare; elle n'est jamais générale, encore moins sans exception comme dans cet ensemble de cas extraordinaires. — Pas d'hystérisme, pas d'imagination chauffée, pas de folie. Quoi donc alors? Je suis vivement inquiet de l'embarras où doivent se trouver Messieurs de la Faculté.

Lisez la *Revue spirite* (année 1863-64....), les obsédées de Morzines... les guérisons d'obsessions obtenues par M. Dombre de Marmande.... Lisez dans la *voix* d'*Outre-tombe*, de Bordeaux, un article de votre serviteur, *les obsessions à Sétif*.....

Dans le cas d'obsession, dont je me suis occupé il y a environ quatorze ans, sur trois personnes de la même famille qui étaient atteintes de ce mal étrange, heureusement assez rare, deux présentaient absolument les mêmes symptômes que nos possédées de Verzegnis; c'étaient un petit garçon de dix ans et une petite fille de trente mois; cette dernière ne pouvait être soupçonnée ni d'hystérisme ni d'imagination chauffée ni même de folie. Il m'a fallu environ un mois de séances quotidiennes pour venir à bout de guérir ces trois personnes; mais la guérison fut complète, sans rechute ultérieure.

Quoique président matériel de ce travail, je n'étais là qu'un modeste coopérateur. J'étais assisté de deux bons médiums et de plusieurs spirites. Le directeur des séances était un esprit qui nous dictait ce que nous avions à dire et à faire. A moi, il m'inspirait des idées ingénieuses. D'autres bons esprits nous assistaient et agissaient puissamment sur les esprits obsesseurs qui étaient là toute une bande. C'est au point que, pour les distinguer en les interpellant, je leur avais donné des numéros d'ordre. Notre action directe sur les obsédés était nulle. On ne pouvait donc nous accuser de faire de la médecine illégale.

Dans les cas d'obsession, le rôle des médiums peut devenir dangereux, car ils ne peuvent se dispenser de faire quelque chose, quand même. Il serait d'une immense utilité de savoir distinguer une obsession d'une maladie réelle. En observant bien, je crois qu'on y arriverait. Par exemple, dans l'obsession, les remèdes sont inefficaces; ordinairement, il y a des intermittences régulières; en dehors des accès, il y a absence de tout mal, et puis il y a sans doute encore d'autres symptômes syncrétiques. C'est à étudier.

Si j'étais à Verzegnis et que j'eusse de bons médiums à ma dispo-

sition, je me chargerais, avec l'aide de Dieu, de guérir toutes ces obsédées et de prouver que là où la médecine est impuissante, la pratique de la science spirite peut rendre de bons services. Gaeslez.

Nota. M. Maldery nous écrit actuellement qu'à Wiége, et à Faty (Aisne), il y a plusieurs jeunes gens de 15 à 18 ans, qui ont une maladie étrange, inconnue, que les docteurs ne savent comment caractériser.

A certaines heures de la journée, étant en bonne et parfaite santé, ils se mettent tout à coup, à trembler, à se tordre affreusement, ils aboyent, se déchirent, font mille contorsions singulières et on les dit obsédés.

Ici, il ne s'agit plus de prédications plus ou moins jésuitiques, mais de solides jeunes hommes pleins de santé, qu'on *ne peut dire hystériques;* ces cas se présentent fréquemment, et au lieu de les étudier, d'en tirer consciencieusement quelques conséquences raisonnables, on dit, de ces effets qui se répètent pour nous exciter à l'investigation, qu'on n'y comprend rien et qu'ils sont bizarres, voilà tout.

Dans ce cas, nous tirons les mêmes conclusions que M. Greslez : ces faits causés par des esprits obsesseurs doivent être connus, et, à une cause spirituelle, opposons une médication spirite, car les remèdes matériels n'y peuvent rien. P.-G. L.

Réhabilitation des Médiums Williams et Rita.

Nous n'étions pas présents à la séance où l'on a suspecté l'honorabilité de ces médiums, et néanmoins, nous avons inséré l'acte d'accusation; aujourd'hui, par esprit de justice, nous insérons l'article suivant, traduit de l'anglais par M. Ch. de Rappard ; cet article est intitulé: *La tâche du présent.*

« Les spirites humanitaires qui placent la propagation universelle de la nouvelle révélation au-dessus de la propagation des doctrines, quoique ces dernières soient basées sur la révélation et ne se développent que par elle, doivent viser l'ennemi commun, constamment aux aguets, qui s'agite avec d'autant plus d'ardeur que notre triomphe semble se réaliser, et il doit se réaliser.

« Cet ennemi, c'est le principe de la négation, celui de la destruction, le *Diable*, comme la théologie et l'imagination veulent le nommer, tente son œuvre en prenant le masque de médiums trompeurs; cet ennemi choisit pour victimes les médiums les plus estimés, cherchant à détruire leur crédit, à annihiler les résultats récemment obtenus par eux; il fait d'abord naître le doute, et puis il appelle la persécution contre tout ce qui est le spiritisme en général.

« Faut-il le dire? cette triste tâche a été facilitée par le cri d'alarme, le soupçon, par l'anathème lancé par quelques spirites

qui appartiennent à un centre de mouvement, et dont la religion a été surprise.

« Immédiatement, dans la pensée des spirites impartiaux, est née l'idée, qu'il y avait, dans tous ces faits qui concernaient les médiums Williams et Rita, l'intervention d'intelligences perfides, malignes ; cette pensée se produisit lorsque le verdict fut colporté par la presse spirite, et lorsque parut le rapport de M. le comte Bullet dans *le Spiritualist* de Londres.

« Pour mieux apprécier le poids de cet important document, remémorons-nous les principaux faits qui ont eu lieu à Amsterdam : — Après une série de manifestations non douteuses, dont on avait chaque jour fait parvenir le compte-rendu à Londres, les correspondants hollandais conseillèrent de supprimer les rapports, les deux médiums ayant été convaincus de fraude.

« Cette prétention de juger ainsi, est le fait de Hollandais investigateurs qui veulent prouver que, depuis bien des années, William et Rita, ont agi avec fraude, dans toutes les expériences médianimiques faites avec leur concours.

« La prétendue découverte n'est qu'un fruit de l'imagination, car ces investigateurs inconnus, ont prétendu avoir trouvé sur les médiums tout le matériel voulu pour simuler l'écriture directe ; or le programme de la soirée ne concernait pas ce phénomène, et cela fit réfléchir les esprits sérieux.

« Ces maladroits spirites ont imité, sans contrôle, l'apparition des Esprits John-King et Peters, et ils ont prétendu que les vêtements originaires dont s'étaient servis les médiums Williams et Rita étaient parfaitement reconnus.

« Si, à Londres, les Esprits John-King et Peters ne s'étaient montrés que dans le cabinet, ou tout près du cabinet, personne n'eût pris au sérieux ces deux apparitions d'Esprits ; mais ce phénomène a dû être considéré à un autre point de vue, lorsque ces apparitions sont sorties de dessous terre, et qu'elles y sont rentrées, tour à tour, en traversant le parquet ; ou bien, lorsque s'élevant lentement, elles planaient au-dessus des assistants, ou se couchaient le long du plafond. Après des séances d'investigation, souvent répétées, l'on a conclu que ces phénomènes étaient véritables, fussent-ils accompagnés par *une fausse barbe* ; et, dans le cas d'une fausse barbe, qu'on veuille bien nous dire *qui l'aurait apportée*.

« Il faudrait vraiment que Williams et Rita, médiums dont la grande honnêteté a été prouvée par cent succès obtenus après les plus sévères expériences d'épreuves, fussent doués d'une dose de sottise phénoménale, pour s'exposer à perdre le bénéfice d'une réputation intacte, en se livrant à une supercherie bien inutile.

« Qu'on lise le rapport de M. le comte de Bullet sur la duplicité de l'esprit vindicatif du grec, ennemi du médium A. F., on conclura que, dans le cas dont il s'agit plus haut, comme dans celui que cite le comte de Bullet des êtres désincarnés, appartenant à la pire espèce de la population du monde spirituel, se sont divertis aux dépens de

qui les écoutait; les Néerlandais, qu'ils nous permettent de le dire, ont été abusés par des êtres dématérialisés qui se sont parfois aussi moqués des habitants de Londres; ces derniers devraient avoir le courage moral de l'affirmer, et tant que faire se peut, réparer le mal qu'on a laissé produire par des esprits ennemis de la cause.

Nota — Il paraît qu'à Londres il y a eu de nombreuses séances d'épreuves avec Williams et Rita, et que, pour les investigateurs, il en est ressorti cette preuve nouvelle, que ces médiums étaient honnêtes et possédaient de belles et intéressantes facultés; ce qui était démontré et l'a été à nouveau. CH. REIMERS.

Dissertations spirites.

PRIÈRE D'ESPÉRANCE.

Seigneur, que votre lumière vienne à moi; elle m'est utile pour me rendre digne de vous servir selon votre loi, pour m'aider à me connaître.

Seigneur, cette connaissance de moi-même, je la cherche; je l'obtiendrai par un travail personnel et pour en tirer le profit nécessaire à mon avancement.

Lorsque je jugerai la valeur des choses qui m'attirent par les sens matériels, et celles qui m'émeuvent par leur nature spirituelle, je n'aurai plus à hésiter sur le bon emploi de mes forces intelligentes acquises, ni sur la direction morale qui présidera à toutes mes actions.

Pour arriver plus tôt à cette connaissance, mon cœur s'élance vers vous par une ardente et sincère prière, il me faut obtenir la lumière dont j'ai tant besoin.

Ma prière, ô mon Dieu! ne restera pas vaine; jamais vous n'avez refusé un aide à vos enfants et je demande cette possibilité d'être l'un des vôtres.

Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne qui est aveugle et encore inconsciente, qui peut m'induire en erreur; que la route que vous avez tracée soit la mienne et puissé-je la suivre avec esprit de suite selon l'aide que je mériterai.

J'ai l'assurance que ma tâche ne sera pas plus lourde que ma force ne sera grande.

A vous, mon Dieu, mon amour et ma bonne volonté; à vous l'épanouissement de mon cœur, en vue du bien de mes frères; à vous, ma soumission à mon sort, par l'exemple que je donnerai et qui encouragera autrui par mon attention soutenue à ne point vous déplaire.

Père, je sens votre force en moi : vous m'en pénétrez selon mes actes, et ma transformation se fait peu à peu. Je vous bénis et je vous aime; si je vous comprends mieux aujourd'hui, avec le travail des siècles j'acquerrai le degré de perfection auquel j'aspire, et que j'entrevois à peine; il me faut posséder la foi pure et éclairée

accordée aux efforts généreux; il faut que j'atteigne le but que vous avez assigné à tous les Esprits.

C'est là, c'est bien là cette félicité entrevue, encore voilée par l'espérance, donnée aux travailleurs persévérants, j'en ai reçu l'affirmation par mes guides spirituels.

A genoux et tout indigne que je sois, Père, je vous offre mes vœux de gratitude.

15 novembre 1879. MÉDIUM M. DE WAROQUIER.

Le Spiritisme est dans le cœur de tous.

C'est être en accord avec la raison, que de dire : « Le spiritisme est dans le cœur de tout incarné, » car il est la loi naturelle de chaque être; tôt ou tard, fatalement, elle éclate dans chaque esprit, cette loi, lorsque l'homme, par un sage travail sur lui-même, sait approprier ses organes matériels à recevoir cet influx spirituel.

Il est certain que, actuellement, les spirites ne valent pas mieux que leurs autres frères en épreuves; bien souvent, leurs actes ne sont pas en accord avec leurs paroles et cependant ils connaissent la loi divine révélée par nos guides et qui relie toutes les âmes; ils savent que la chaîne fraternelle qui les unit est un fait essentiel, nécessaire à la continuité et au progrès de tous les êtres, et conséquemment, il est illogique de leur part de faire le même mal que celui auquel on a appris qu'un Dieu partial a créé deux classes distinctes, celle qui commande, l'autre qui obéit ; il est certain que, dans ce dernier cas, les personnes dont on a faussé le sens moral, suivront leur courant d'idées, et ne pourront faire que la moitié du bien que pourront accomplir les spirites éclairés, et surtout bien décidés à agir avec raison et conscience.

Celui qui croit à la partialité du Créateur, ne compte que sur la protection des puissants, et il fait l'impossible pour l'obtenir; l'intrigue et la servilité sont sa règle à tout prix, il veut acquérir honneurs et richesses.

La doctrine spirite, au contraire, fait comprendre à ses adeptes, surtout aux déshérités, que chacun a ses épreuves choisies librement, toujours méritées, indispensables au progrès de qui souffre; elle enseigne, avec netteté, que celui qui possède n'a pas le droit de jouir exclusivement, et qu'il doit une aide intellectuelle, matérielle et morale, à l'homme qui souffre, qui demande justice, qui a besoin de sentir qu'il n'est pas abandonné, qu'il est aimé, que son travail et sa souffrance lui mériteront de mieux choisir dans une nouvelle épreuve.

Et ce sentiment de justice fraternelle nous vient de Dieu; il se développera largement si nous faisons abnégation de notre vanité et de notre égoïsme; c'est le cas de redire que le spiritisme est dans le cœur de chaque incarné. *Médium* Mlle LEPETIT.

Promesse au groupe de l'Alliance fraternelle, à Roux (Belgique)

MÉDIUM M. SUIKE, 17 FÉVRIER 1879.

Frères, le jour est proche où vous pourrez jouir du spectacle grandiose qu'offrira le triomphe du spiritisme ! Ses ennemis assistent avec appréhension à son développement continu et, dans leur haine mal contenue, ils essayent de lui porter ce qu'ils appellent *le dernier coup !* serrez-vos rangs, mes frères, et n'y laissez jamais entrer un élément de discorde, car votre imprévoyance aurait peut-être pour effet, de retarder la délivrance morale de l'humanité.

Inspiration médianimique.

J'entends des murmures effrayants, des plaintes délirantes; on prononce les mots : *oppression*, *famine*, *maladies*, *injustices* en tous genres; *guerres* entre les nations, *discorde* entre frères et sœurs; *trahisons*, *meurtres !!!* Sur la terre que nous habitons, ces transgressions à la loi de fraternité, de lèse-humanité se passent et je me dis : Chez les peuples barbares, je comprends qu'il y ait pareilles choses, mais dans une civilisation semblable à celle de l'Europe et celle d'autres peuples avancés en sciences et en arts, ce fait n'est plus compréhensible !! Une voix intérieure me répondit aussitôt : « Cela est possible, bien plus là que chez les peuples barbares, peu intelligents, qui, rassasiés, s'endorment sans ambition; l'homme civilisé, instruit et sans morale éclairée, devient *ambitieux* et *égoïste*; fier de son savoir, de sa fortune, il s'applique à éclipser ses semblables. De qui l'égale, ou voudrait l'égaler en savoir, en richesses, en gloire, il est l'ennemi, et il le provoque, le spolie, le tue, s'il le peut, il s'empare de ses biens par n'importe quels moyens, il est heureux de ses prouesses, de ses exploits insensés. »

Je m'adressai de nouveau à cette voix intime et lui demandai le remède à ces maux? « Tu me demandes ce qui a été dit cent fois ! Si les hommes comprenaient leurs devoirs ils développeraient leur âme à l'aide de la morale éternelle, en faisant à autrui ce qu'ils désirent qu'il leur soit fait. Ils parviendraient ainsi à conjurer bien des désastres qu'ils s'attirent par l'injustice de leurs œuvres, ils jouiraient de la paix au lieu d'avoir les tourments de l'égoïsme, cet ennemi du repos.

« Les exploiteurs et les exploités goûteraient le fruit de la charité; les premiers verraient que le vol, la spoliation, les meurtres fratricides, toutes les gloires, selon le monde, ne sont que des armes vaines, à pointes multiples, qui blessent les privilégiés eux-mêmes par le mécontentement de tous.

« A rendre dent pour dent, œil pour œil, on s'enivre l'esprit; on brise sa volonté par la déception et cette dernière nous montre que faire le bien est le seul bonheur dont l'homme puisse

tirer un fruit salutaire, indispensable, pour goûter les prémices de l'ère nouvelle qui s'ouvre sur les destinées de cette terre d'épreuve.

« L'humanité actuelle ressemble à un monstre blessé, qui, dans sa douleur, détruit tout ce qui l'environne et qui, ne trouvant plus à assouvir sa rage, s'en prend à ses membres et en fait des lambeaux ; l'homme vicieux n'épargne ni autrui ni ses parents, une sorte de férocité le pousse souvent aux dernières limites du désordre, il ne s'arrête que brisé par l'effort continu ; l'impuissant meurt dans le désespoir..... »

Devant ces conclusions je priai l'être mystérieux qui me parlait ainsi de me dire son nom.

« Je suis la Fraternité, me répondit la voix, vous me nommez souvent et me comprenez peu. Venez, âmes défaillantes, je vous couvrirai de mes ailes et vous conduirai dans les sentiers de la charité ; je ferai naître en vous la solidarité, qui vous éclairera sur vos devoirs, qui vous prouvera la vérité de cet axiome : hors la vraie fraternité, point d'harmonie, pas de bonheur pour les hommes.

« Désires-tu me connaître et entrer en relation avec moi ? sens en ta conscience que je possède des trésors inconnus ; aspire à sortir de cette atmosphère qui empoisonne ta vie, la rend lourde à traîner, et j'allégerai ton fardeau car mon joug est doux et léger, je calmerai tes maux en leur laissant de ma vertu ; je te donnerai l'espérance avec ces deux mots du Christ : Amour et charité.

« Aux repentants je montre le pardon, au dévouement la récompense, aux aveugles, égarés dans les sentiers de la vie je donne la lumière ; pour les déshérités je suis la consolation et je comble les hommes de bonne volonté de compensations que nul ne comprend s'il n'est animé de l'esprit de vérité. Tu te troubles encore ?... mon langage est trop poétique pour ta nature grossière, mes paroles te donnent le vertige et tu veux t'enfuir ?

« Arrête-toi ! Est-il donc si difficile de promettre la destruction progressive de tes penchants vicieux et d'écouter mes leçons ? Je te conduirai pas à pas à travers toutes les difficultés, les déboires de la vie, et tu te sentiras grandir en intelligence et en vertu par mes œuvres. Commence d'abord par *vouloir* et je te donnerai le *pouvoir* : deux facultés avec lesquelles on dirige les hommes et les choses.

« Si tu vois le mal déplore son œuvre, c'est le premier degré de l'échelle du progrès spirituel ; y porter remède c'est le second et l'empêcher de se produire c'est gravir le troisième échelon. Si tu te sens capable d'enseigner et de pratiquer mes maximes fais-le et ne crains pas le *mauvais vouloir*, car il est impuissant contre mes œuvres qui émanent de la sagesse et nul maléfice ne prévaudra contre elles car elles sont éternelles comme le Créateur.

« Pauvres aveugles ! Vos âmes sont affamées parce que vous doutez des vérités éternelles, et que vos cœurs sont endoloris par le fiel de la haine et de la vengeance ! Vous ne savez rien de la frate[r]-

nité qui ferait de vous non-seulement des hommes de bien, mais des anges consolateurs! »

A la Fraternité j'adressai les paroles suivantes :

Amour, guide céleste, remplis nos cœurs, parle-nous le langage divin, efface nos flétrissures et rends-nous dignes d'être présentés au Créateur. Elle me répondit : « Chaque chose arrive en son temps; il y a dix-neuf siècles bientôt, je suis déjà venue avec le Christ, pour établir mon règne sur les âmes; j'ai voulu, pour ainsi dire, envelopper le for intérieur des esprits assez avancés pour me comprendre, et je me suis présentée sous toutes les formes afin d'être agréée. Hélas! arrivée avant l'heure, peu d'hommes m'ont accueillie comme une sœur bienfaisante, et cependant je me félicite de ce long et pénible travail puisque le nombre de mes disciples ne fait qu'augmenter; que l'égoïsme, ce soleil du passé, se voile peu à peu et que des cœurs dévoués, généreux me secondent dans l'œuvre de régénération sociale et morale, avec abnégation; ils cherchent à faire de vous une légion, prévoyant avec moi que dans un temps relativement court, nous placerons le drapeau de la fraternité sur le temple de la science vraie et de la liberté; sur le fontispice de ce temple, comme signe de la victoire remportée sur l'erreur, nous burinerons ces paroles : Egalité devant Dieu, charité et solidarité envers tous. L'œuvre de mes soucis sera accomplie et les hommes désormais voudront ensemble communier avec le fruit de l'arbre divin, *la fraternité.* »

Belgique, Seraing, le 9 février 1879. Médium Pierre Engel.

Médiumnité par le dessin.

Le 7 mars, à la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec (soirées du vendredi qui commencent à 8 heures et demie du soir), Mme Massiou demanda à M. Hugo d'Alesi, qui se préparait à dessiner médianimiquement, si le portrait de son père mort depuis longtemps, portrait qu'elle n'avait pas, pourrait lui être donné par les Esprits guides du médium.

M. Hugo d'Alesi répondit qu'il était l'instrument de son guide Donato, et qu'il se mettait complètement à sa disposition.

Le médium obtint une figure que Mme Massiou reconnut immédiatement pour être celle de son père, et son émotion fut grande. C'est la première fois que M. Hugo d'Alesi obtient une ressemblance demandée (se rapportant à une personne inconnue), parmi les dessins remarquables, si artistement, si bizarrement obtenus, soit au crayon, soit à la sanguine, en 25 minutes au plus, chaque vendredi jour des séances spirites.

Lettre de M. J.-B. Bertrand, de Jemmappe-sur-Meuse (Belgique).

MORT DE JEAN BOVY, 8 FÉVRIER 1879.

J'habite un point limitrophe de trois villages populeux que je fréquente également. Des discours funèbres attirent particulière-

ment l'attention, surtout à la campagne, et les paroles spirites y excitent la curiosité, surtout chez le grand nombre de personnes qui doutent qu'on puisse oser, dans nos environs, faire parade d'idées considérées comme insensées : c'est le mot employé ici ! Jugez à qui l'on a affaire, et le *toupet*, dont les *gens instruits* ont cru devoir me gratifier pour ma prétendue hardiesse, en disant quelques paroles sur la tombe de Jean Bovy.

« Le spirite est un fanatique, disent les autres ; il n'a pas la conscience de ses actes et ce qu'il peut nous raconter sur le secret de la tombe, ne peut que nous faire sourire. » J'ai rencontré beaucoup de bienveillance chez les catholiques modérés qui entendent volontiers discuter sur les points de la doctrine spirite qui ont trait à la pluralité des existences de l'âme et à la pluralité des mondes habités. Cette manière d'interpréter le progrès des âmes leur semble logique et très-compatible avec la justice divine. Il est curieux de constater leur gêne lorsqu'on les interroge familièrement sur leurs croyances intimes. Je parle des gens d'une certaine instruction. L'ouvrier est plus franc, il vous fait part de son scepticisme avec une désinvolture navrante, car l'on constate facilement que l'âpreté des prêtres pour les biens de ce monde, influe considérablement sur la foi qui se perd de plus en plus chez les déshérités de la terre.

La métallurgie, la verrerie, les charbonnages, les industries traitant les métaux, etc., occupent la grande population du bassin de Seraing, où les spirites se comptent maintenant par centaines ; mais ils n'excitent que la défiance, à cause du peu d'autorité dont ils jouissent. Je parle un peu ici comme quelqu'un qui attache beaucoup d'importance à la sympathie que peuvent avoir pour nous ceux qui occupent une certaine position dans l'échelle sociale. On rencontre parmi ces gens-là des êtres passionnés qui peuvent nous priver de la place que nous occupons ; c'est ce qui engage à la prudence lorsqu'on veut faire de la propagande, et j'en ai manqué, de cette prudence, m'ont dit beaucoup d'amis non spirites, fort étonnés de la publicité donnée au discours dans lequel je n'ai pas craint de dire la vérité, autorisé comme je l'étais par les membres de la famille de Jean Bovy. Voici mes paroles, prononcées après celles de MM. Gramme et Lafontaine.

« Ame forte, conscience droite, jamais Jean Bovy n'a tremblé sous le despotisme de la religion dogmatique : le dogme pour lui était une chimère, une chose surannée, démodée, qui n'a plus sa raison d'être en notre siècle de progrès et de lumières. Aussi, notre ami a-t-il toujours avec force, énergie, repoussé les cérémonies du culte catholique. Et aujourd'hui, Messieurs, si vous l'avez accompagné à sa dernière demeure terrestre sous l'escorte ordinaire, vous le devez à certains esprits qui subissent l'influence d'antiques préjugés qui, au sein de nombreuses familles, exercent encore leur despotique empire.

« Pour Jean Bovy, nous l'affirmons, sa volonté, sous ce rapport, n'a pas été écoutée.

« Jean Bovy, Messieurs, appartenait à cette école d'origine antique qu'on appelle de nos jours le spiritisme: il en était fier, preuve de la profonde conviction de ses idées. C'était un jeune homme froid, d'une grande austérité, ennemi de l'arbitraire, fièrement épris des idées de droit et de liberté. Cet amour ardent du droit, de la liberté, il le puisait dans la source féconde de cette haute philosophie, vraie et savante, qui se propage aujourd'hui avec une si grande rapidité.

« En un mot, Messieurs, son maintien digne et calme, sa tête aux lignes sculpturales qu'animaient deux yeux où brillaient la loyauté et l'intelligence, son front élevé, tout en lui inspirait le respect et la confiance.

« C'est pourquoi, au bord de cette tombe, je me plais, ami Bovy, afin que tous les hommes de bien qui t'ont connu le sachent, et afin de verser le baume de la consolation sur les douleurs et les angoisses de ta famille éplorée, je me plais à dire bien haut: Ami, frère, l'homme de bien par excellence, au revoir !

« A ton exemple, souriant sans morgue, aux vaines hostilités de la foule ignorante, j'ose même te dire : A bientôt, car je ne doute nullement, qu'aussitôt délivré des étreintes de la matière, ton âme ou esprit ne vienne à l'appel de tes amis, de tous ceux qui te sont chers, confirmer ces utiles et consolants enseignements d'outre-tombe qui ont fait ta force dans l'adversité.»

La propagande se fait difficilement dans nos environs et il est toujours bon de saisir certaines occasions pour dire à n'importe qui : Ne jugez pas sans connaître. Voilà un jeune homme qui disparaît, après avoir brillé comme un météore ; le renom d'intelligence dont il jouissait vous en impose ; vous, gens instruits qui médisez du spiritisme, réfléchissez. Celui dont vous faites l'éloge aujourd'hui n'était pas le dernier venu et ses croyances étaient basées sur l'observation de phénomènes que vous niez par esprit de parti.

Nota.— Jean Bovy, dessinateur, était parvenu, jeune encore, à se créer une belle position dans un art difficile, la mécanique ; position qu'il avait conquise par le fait de son propre mérite.

Ainsi que l'ont rapporté vendredi dernier, ceux qui, sur sa tombe, lui ont rendu un suprême et dernier hommage, l'avenir souriait à Bovy plein de brillantes promesses, et l'estime dont il jouissait était méritée.

Discours prononcé par M. Bigonnet, maire du Buis (Drôme), sur la tombe de Eysseric Michel, le 12 janvier 1879.

Ami,

Quelques heures nous séparent à peine du jour où nous t'avons vu, pâle et abattu, au chevet de ta chère compagne, ne pensant qu'à elle et aux moyens de la soulager du mal qui la consumait, et

nous venons te placer près de celle avec qui tu as vécu et que tu as aimée ; vos âmes étaient unies, vos corps le seront aussi ; tu avais hâte de la rejoindre, ne voulant pas qu'entre elle et toi nul ne vienne s'interposer.

De la société de secours mutuels présente ici, tu étais un membre fidèle ; tu donnais sans recevoir ; ton départ affecte beaucoup les sociétaires qui te survivent.

Du conseil municipal où tes concitoyens t'envoyèrent deux fois, tu étais une lumière ; nous y avons apprécié la valeur de tes connaissances, de ta belle intelligence, des services rendus à la cause que nous défendons. Je suis l'interprète de tous nos collègues en te disant combien tu es regretté.

Depuis longtemps, frère, tu portais en toi le principe du mal qui t'a emporté ; mais nous ne pouvions prévoir une fin aussi rapide, aussi foudroyante !... Tu es allé au repos, nous demeurons à la lutte, à celle qui te plaisait, c'est-à-dire : travailler contre le mal, préparer la voie qui, peu à peu, se déblaye des entraves du passé, instruire ceux qui, étant de bonne foi, ignorent ce qu'il convient de mettre à la place de ce qui s'en va ; c'était l'œuvre à laquelle tu t'étais voué dans une large part.

Comme nous, tu voulais la lumière, mais une lumière franche et pure, sans mirages et sans mystères, au grand soleil et non sous le boisseau.

Dans l'intimité, loin des vaniteux, dans un petit cercle d'amis, on pouvait t'apprécier ; là, on te trouvait selon son désir ; ton esprit généreux se dévoilait et t'élevait par ton intelligence et ton ardeur au-dessus de toute l'assistance.

Tu as eu à lutter contre des préjugés qui trop souvent ont limité l'expansion de ta pensée, tandis que tu étais avec nous par l'esprit et par le cœur tu respectais la foi d'autrui par esprit de paix et de conciliation, tu ménageais sagement ceux avec qui tu vivais.

O vous tous qui m'entendez, soyez tolérants pour ceux qui croient autrement que vous ; à l'honnête homme ne demandez pas sa religion car elle est bonne ! Christ n'a pas dit, comme les sectaires : *Hors telle ou telle religion point de salut !* mais il prononça ces simples et salutaires paroles, faciles à comprendre : *Hors la charité point de salut !* qui renferment notre foi, notre loi consciente et fraternelle.

Nous sommes pour la liberté de conscience, pour la tolérance religieuse ; nous voulons que toutes les idées aient le droit de se produire ! car il faut la liberté pour tous, et il la faut complète ; nous y mettrons cependant cette condition que notre liberté ne gênera pas celle d'autrui, qu'elle s'appuiera sur la morale et la raison, qu'elle aura des égards et de la bienveillance pour tous.

Michel Eysseric croyait comme nous à un Dieu infiniment bon et miséricordieux qui pardonne à tous et toujours, et que, l'existence humaine n'est qu'une étape sur la route qui conduit à la perfection.

Il croyait à la vie future, c'est-à-dire à la vie réelle. Cette croyance le soutenait dans ses souffrances, sachant bien qu'ici-bas on ne souffre pas pour rien ; il travaillait et se fortifiait l'esprit pour mieux supporter les misères de la vie et surtout pour arriver au bien. Il pensait, comme nous, que le bien sort du mal et que la souffrance a son utilité. N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit? La souffrance n'est-elle pas le stimulant qui nous pousse sans cesse vers le mieux ? Si l'homme s'instruit, si l'homme travaille, c'est toujours par le besoin qui le presse, pour satisfaire sa faim, et augmenter son bien-être et ses connaissances. Quand nous souffrons et que nous voyons souffrir, notre intelligence se met aussitôt en travail pour faire cesser le mal. Si pour nos besoins ou nos goûts nous demandons à un travail honnête le moyen de les satisfaire, nous avons rempli une des principales conditions de l'existence. C'est pourquoi nous affirmons qu'une vie de travail est une vie bien remplie.

Le Créateur en mettant le travail à côté de l'homme, n'avait pas pour but, de le faire souffrir, car la souffrance n'est qu'un moyen, tandis que le but est l'élévation de notre esprit; et le doter de quelques qualités, c'est avoir fait beaucoup, c'est le seul bien que nous laisse la mort du corps. Si, au contraire, nous n'avons travaillé qu'à nos satisfactions et à nos jouissances matérielles, nous ne trouvons rien au-delà de la vie.

Aussi après le départ du frère Michel n'oublions pas qu'il nous reste beaucoup à faire; il ne sera plus là mais nous travaillerons davantage et il nous en sera tenu compte, car nous continuerons ce que nous avons hardiment commencé. Nous poursuivrons notre marche vers le progrès et pour y arriver, il faut absolument édifier le monument du progrès sur une base solide, l'instruction gratuite, obligatoire et laïque.

Plus instruits, nous connaîtrons mieux nos devoirs, seule raison qui doit pousser le peuple à s'instruire. L'homme instruit est supérieur à celui qui ne l'est pas, c'est là une vérité banale ; puisque l'instruction rend capable et meilleur, réunissons nos forces et notre volonté, et nous arriverons au résultat tant désiré, voulu par Dieu.

Il y a 2,200 ans, on demandait à Diogène, philosophe grec : *Qu'est-ce qui pèse le plus à l'humanité?* Il répondit : « *C'est l'ignorance !* » L'ignorance, mes amis, est le boulet de l'humanité. Elle fait considérer comme étant le mal ce qui est quelquefois le bien, et par elle, nous haïssons, nous faisons le mal, sans le savoir ; instruisons-nous donc pour arriver à l'émancipation complète de l'humanité.

Avant de laisser ici ta dépouille mortelle, ami, nous demandons à Dieu que sa miséricorde infinie soit sur toi et sur nous, car nous sommes tous imparfaits et faibles ; tous nous avons besoin de pardon. Que nos guides, ami, accordent une séparation prompte et peu pénible entre ton corps et ton Esprit.

Au revoir, Frère.

La Route de la Pensée

Par M. Alphonse Wichard, 1 vol. in-8°, de 752 pages, 10 francs le vol.

Cette œuvre remarquable à tous les titres, est celle d'un penseur, d'un véritable et profond philosophe ; nous connaissons l'auteur, homme de travail qui a consacré sa science et toute son énergie pour accomplir sa mission, en indiquant, en prouvant, que le triomphe du peuple ne peut se faire que par la justice, par la morale la plus pure et la plus élevée.

« Il y a là, dit M. Aug. Castellant dans la religion laïque, l'appel le plus pressant et le plus motivé qui jamais ait été fait aux hommes de bonne volonté, par une âme affamée de vérité et de justice, et affolée au spectacle sans cesse renaissant des crimes de la société et des tortures physiques et morales, auxquelles condamnent le genre humain, ceux qui, jusqu'ici, ont vécu de l'ignorance et de la misère des peuples.

« Si l'auteur de ce livre n'est pas un véritable homme de bien, je ne veux plus croire à rien, ni à personne. »

Spirites studieux, qui aimez les œuvres solidement pensées, achetez ce volume ; vous aurez fait une bonne action à tous les titres, car vous aurez secondé M. Wichart dans son œuvre de bonne propagation, et vous aurez augmenté votre acquit intellectuel ; heureux est celui qui sait à propos acquérir les livres utiles, véritable fortune des hommes sensés.

Faits de Spiritualisation.

Comptes-rendus présentés à la Société scientifique d'études psychologiques.

Séance du 4 février 1879, au siége de la Société.

Assistaient à la réunion : M. et Mme Hugo d'Alesi, Mme U. Mlle Marguerite, sa fille, Mme Moireau, Mlle Duplenne, M. et Mme Vincent, Mme Guelberger, Mme Villate, Mme Chauvel, M. Chaigneau, secrétaire.

Madame Hugo d'Alesi, après un repos de plusieurs semaines, nécessité par son état de santé, a bien voulu, malgré un peu de fatigue, se prêter de nouveau à une tentative de manifestations. C'est M. Hugo d'Alesi qui la magnétise.

Le médium s'endort. Au bout de quelques instants, elle se plaint en disant qu'on lui jette de l'eau. M. Hugo d'Alesi intercepte les fluides qui lui apportent cette impression. Le médium sent des mouches et porte ses mains à son visage, à ses cheveux, elle semble agacée. « Ça me pique !... S'ils reviennent, il faut nous en aller, ils m'ont mis des mouches sur la figure.... Les voilà !... Ils sont deux.... J'ai soif.... (M. Hugo d'Alesi magnétise un verre d'eau.) Il y en a un, je le connais, je ne veux pas dire son nom, je ne veux pas lui faire du tort. (Elle boit.) C'est trop froid, je voudrais quelque chose de chaud, du café.... Il faut prier.... (M. Hugo d'Alési, après avoir de nouveau magnétisé l'eau, lui en donne à boire). C'est bon du café !... Ça me pique ! (Elle porte la main à la figure. M. Hugo d'Alesi lui magnétise les yeux et les joues.)... Laissez-moi

prier !... Tiens.... tiens.... du sang, plein par terre, c'est un homme qui s'est tué, je ne vois pas sa figure.... Voilà des ronds, des cercles, des anneaux.... J'ai soif.... Tu sais, on m'a encore jeté de l'eau, je sais bien qui, mais je ne veux pas le dire. Oh! un, deux, trois, quatre, cinq.... quinze petits trésors (ce sont de petites images en chromolithographie, que le médium affectionne beaucoup), quatre dorés, je les aurai demain ; il y en a un qui est pareil à la petite fée rose.... C'est sombre.... ça s'éclaircit, il y a une rivière claire, claire, claire, avec un petit bateau attaché, dans le fond, une montagne, un clocher, à gauche trois laveuses qui lavent leur linge avec des battoirs. Ah ! c'est loin!... Voilà un mur, puis un pauvre tout débraillé, tout gris, avec une figure sale, la barbe mal faite, il compte des sous dans son chapeau, à côté il y a un pauvre chien barbet noir, il a un chapeau sur la tête avec une plume rouge; et puis il y a un arbre qui passe ses branches au-dessus du mur, de l'autre côté, deux arbres presque tout nus; c'est l'automne, presque l'hiver, il y a des flaques d'eau, il a plu.... Mon Dieu! qu'on ne me jette pas d'eau!... Voilà Jeanne, à côté de toi, elle veut sa mère, qu'elle est belle! Elle envoie des baisers, comme ça. (Le médium fait le geste d'un baiser.) Voilà Charles, (c'est le frère de M. Hugo d'Alesi) il a un carton sous le bras; il dit quelque chose, je ne peux pas le redire, c'est en allemand, il y a un mot que je comprends : *meine Mutter*, je crois qu'il veut dire qu'on envoie à sa mère son portrait fait sur le carton. Voilà un Esprit que je ne connais pas, il n'est pas bon, je ne l'aime pas; qu'il est drôle ! C'est un homme de quarante ans, avec une barbiche, l'air mauvais, il m'en veut,... je suis fatiguée. Je vois un jeune homme brun, le nez un peu long, un peu de moustaches, très-gentil, très-doux, il se promène,... maintenant il est assis sur le fauteuil vide; il doit avoir des attaches ici. Voici une petite fille gentille, de huit à dix ans, châtain, avec une petite robe bleue, elle est près d'une dame en noir dans le coin.... On me jette de l'eau! Pour l'amour de Dieu, qu'on ne m'en jette plus! Tu sais, je vais me mettre en colère contre la personne qui me jette de l'eau. (M. Hugo d'Alesi intercepte vigoureusement les fluides autour du médium.) Voilà Donato, il tient un tableau dans sa main, il est tourné.... Voilà l'abbé Gérard, maman, Gaston avec la petite Keuche, elle est drôle cette petite, elle est diaphane, ils s'aimeront toujours. Voilà Diaz, il a sa main à son gilet comme un médecin, il est content de ce que tu fais, il ressemble à son portrait, il a les cheveux plus relevés, il est plus souriant; (il s'agit d'un portrait de Diaz exécuté entièrement au couteau, avec l'assistance de Courbet, par M. Hugo d'Alesi qui n'a jamais vu Diaz ni en nature, ni en image, photographique ou autre). Voilà toutes les jeunes filles. Eliane, Mathilde, Violette, une autre petite jeune fille qui s'appelle Blanche, pauvre petite, c'est Mlle V., et puis encore plein des jeunes filles, et puis ma sœur, qui est devant avec Mathilde et Violette; elles sont toujours ensemble. Voilà la petite Mathilde de Léon avec de grands cheveux blonds. Voilà de petites Marie, encore une autre, des filles jusqu'à seize et dix-sept ans, Mathilde a dix-huit ans. Voilà encore une petite Marie que je connais, elle a neuf ans, elle est jolie; et puis Héloïse. Voilà Philippe, il dit que ça va bien, il n'y a pas péril en la demeure, il faudra éviter qu'on me jette de l'eau dorénavant.... Je ne serai pas noyée. — Combien y aura-t-il d'incarnations? — Philippe t'arrêtera quand il faudra, il t'arrêtera intuitivement.... J'ai la fièvre.... (M. d'Alesi lui prend les mains pour la calmer.) Qu'est-ce que c'est que ça? Ça n'a pas l'air d'un homme, ça, il marche à quatre pattes.... Chargez!... Ah ! j'ai soif! »

M. Hugo d'Alesi ayant chargé de fluide le médium, celui-ci se roidit et tombe en catalepsie. (Il est bien entendu que par ce mot nous désignons la catalepsie des magnétiseurs avec rigidité, insensibilité, ralentissement et dépression extrême de la circulation; et non la catalepsie des médecins qui est caractérisée par un état dans lequel le premier venu peut donner au corps toutes les attitudes possibles sans que le patient puisse les

modifier par lui-même, tout en conservant dans la plupart des cas l'intelligence, la sensibilité, et les fonctions de la vie végétative. Il importe avant tout de s'entendre sur les termes.) M. Hugo d'Alesi fait des insufflations au cœur, des passes à l'épigastre, assouplit le corps, le repose commodément dans le fauteuil, et le dégage, en terminant par les mâchoires. Il reste un peu d'oppression, la main du médium se porte à sa poitrine; M. d'Alesi dégage celle-ci largement et fait des insufflations. La bouche s'ouvre, et au son de la voix, on reconnaît facilement Philippe.

— « Eh bien! tu n'as pas à te plaindre : pourquoi tant redouter? Tu as pris ma parole de travers hier soir. Généralement, quand je parle, je parle assez clairement. Je t'ai recommandé la prudence, seulement ne produis pas l'extase, tu sais pourquoi. Durant l'extase tous les sujets magnétiques courent certains dangers; leur esprit est tellement dégagé que si l'extase était trop longue, la désincarnation pourrait être instantanée. Après l'extase, un bon Esprit s'empare du sujet; on est dans l'obscurité, et l'Esprit qui s'empare du sujet n'est pas simplement incarné comme nous, comme moi en ce moment, mais le sujet lui appartient complètement. Un mauvais Esprit peut en faire autant, et le magnétiseur n'a plus aucun empire sur son sujet. Dans ces conditions tu verrais le sujet se rouler par terre, que ce ne serait pas étonnant. — Que penser de l'impression que ressent le médium, lorsqu'il dit qu'on lui jette de l'eau? — Ta question est presque indiscrète ce soir. Les fluides contraires produisent cet effet. Il nous est difficile d'intercepter ce courant fluidique, et le sujet est d'une sensibilité telle qu'en entrant dans une chambre, il ressent l'impression des fluides. » A propos d'un avis qui avait été donné relativement à la santé du médium, Philippe nous rassure pleinement, mais la discrétion nous oblige à abréger ce passage. M. d'Alési lui pose ensuite une question sur la manière de réveiller le médium sans fatigue et sans lui souffler dans les yeux; y a-t-il une autre méthode que celle qu'il emploie? « Non, tu vas bien; dégage avec les mains plutôt que de souffler. Tu as un grand tort : tu t'émotionnes. Quand tu seras très-calme, tu obtiendras de meilleurs résultats. Il faut faire abstraction de toute affection pendant la séance. » Une dame demande à poser une question. — « Voyez-vous quelqu'un près de moi? » dit-elle à Philippe. — « Il y a plusieurs personnes auprès de vous, mais je ne les vois pas en ce moment, je suis incarné. Si vous avez quelque indisposition, quelque obsession que je puisse guérir, je suis magnétiseur. » — « Pouvez-vous me magnétiser? Il y a un mauvais Esprit qui empêche mon mari de venir. » — « Vous avez de mauvais sommeils quelquefois. Il faudrait avoir recours au magnétisme dans les moments d'obsession, s'il y avait crise; mais si l'obsession est purement morale, ce que je crois, priez avec ferveur; appelez votre mari et les bons Esprits vos guides, parmi lesquels il y a des amis des incarnations précédentes qui sont peut-être plus puissants comme fluides; et, si vous voulez me faire cet honneur, appelez-moi, je m'appelle Philippe, je viendrai. Quant à l'Esprit qui vous obsède, priez pour lui; les mauvais Esprits sont plus à plaindre qu'à blâmer; ils sont inférieurs, ils auront bien des épreuves à subir; il faut prier, demander que cet Esprit soit éclairé, qu'il soit animé de bons sentiments; il faut faire cela, non seulement pour vous, mais pour lui, et les Esprits sont souvent touchés de la générosité des incarnés qui leur rendent l'amour pour la haine. » — « Combien y aura-t-il d'incarnations? » — « Plus tu me tiendras, moins il y en aura. (A ce moment on entend le piano dans la grande salle de la société.) Attention! J'entends de la musique, quand la catalepsie va se produire, ne pas trop enserrer le sujet. J'ai peur de l'extase. (Quelqu'un va dans la grande salle, prier les expérimentateurs d'interrompre un instant la musique). Vous n'avez plus besoin de moi. Bonsoir. »

(Depuis cette séance Mme C. appelle Philippe tous les soirs; alors il lui semble qu'il lui tombe un engourdissement sur les yeux et sur le front, et elle s'endort tout de suite.)

Après la catalepsie et le dégagement, on entend quelques soupirs, une voix douce, un parler enfantin.

— « Si tu me donnais à boire un peu, ça ne me ferait pas de mal. D'abord, moi je suis venue ce soir parce que je ne veux pas que.... — « C'est toi, Eliane? » — « Oui.... » Eliane est un Esprit qui a des liens avec la famille de M. et Mme Hugo d'Alesi, et toute la première partie de sa communication est tellement intime qu'elle est presque indiscrète. On lui demande ensuite si Mathilde pourra se manifester. — « D'abord, Mathilde est fâchée parce qu'on n'a pas amené Reine, et il y a un monsieur qui a dit des choses contre elle, elle n'est pas contente. (Quelqu'un avait demandé, comme contre-épreuve, que Mathilde remportât la bague apportée. L'avis de beaucoup de personnes est que cela n'eût pas prouvé grand'chose, vu l'obscurité). Si je t'apportais quelque chose, est-ce que ça t'amuserait que je te le reprenne. Mathilde ne veut pas reprendre sa bague; si ce monsieur était ici, elle serait venue lui dire : Ce n'est pas pour vous faire croire que j'ai apporté quelque chose à mon amie, mais pour lui faire plaisir. Je voudrais bien donner quelque chose à C... moi; je ne l'aimais pas hier, je l'aime maintenant, parce qu'on lui a fait de la peine. Si elle en a fait aussi, les filles qui font de la peine à leur maman sont excusables, parce qu'elles sont jeunes.... Enfin, décidément il n'y a pas moyen de se réincarner; j'aurai bien du mal, je crois, à faire ce que je voudrais faire; seulement, d'un autre côté, j'ai une chance de plus. Moi je ne demande qu'une chose, c'est que vous priiez pour que je puisse me réincarner. Quand je suis là-haut, je vois bien ce qui est bien et ce qui n'est pas bien, mais je ne peux pas faire grand'chose pour avancer.... Et puis il faut espérer qu'on ne me tuera pas cette fois, quand je reviendrai. Ça m'est égal de souffrir la misère, mais je ne veux pas souffrir de mauvais traitements; je ne suis pas assez avancée pour les supporter sans haine ou sans colère, ce qui me rendrait encore plus méchante. Priez que je me réincarne vite et tout près; priez que je sois bien aimée. »

L'Esprit qui vient après Eliane est cette jeune femme nommée Marie qui, dans la séance du 29 octobre, apporta un bouquet de chrysanthèmes. Elle tient de bien près, par son passé, à celui qui assemble ces notes pour en faire un compte-rendu, et qui se trouve ici un peu embarrassé, car, d'une part, pendant toute l'incarnation de Marie, il avait ses deux mains dans les mains du médium, et de l'autre, il éprouve quelque gêne à évoquer publiquement les souvenirs de cette conversation. Le mot conversation est bien exact, quoique un peu froid peut-être, et il peut affirmer que c'était bien là un dialogue naturel avec tous ses côtés imprévus, à ce point qu'une fois ils eurent la même pensée ensemble et qu'ils la formulèrent en même temps. N'ayant pris aucune note, il ne saurait en dire davantage sans sortir de l'impassibilité du compte-rendu; mais il promet à sa chère collaboratrice de lui consacrer autre part des pages plus émues.

Mme U. s'approcha aussi de Marie qui l'embrassa et lui dit les paroles les plus gracieuses.

L'incarnation suivante se fit très-facilement; le magnétiseur ne rencontra pas cette catalepsie un peu tenace de la bouche, qui précède ordinairement les premiers mots du nouveau venu.

— « Merci, dit l'Esprit, vous me connaissez et vous ne me connaissez point. J'ons écrit déjà (par la médiumnité mécanique), mais vous ne me connaissez point. Geneviève P. J'ai à vous remercier pour les bontés que vous avez pour ma tiote (petiote) nièce, et satiote fille. Vous avez été bons. Il faut la consoler; elle est ben triste, ben abandonnée, ben seule, et pour une jeunesse!... Ah! la pauvre enfant! Et une fille si honnête! Quel cœur! En a-t-elle passé avec ce gredin-là! Bon sens! Lui en a-t-il fait souffrir à cette pauvre fille! C'est à vous de lui donner de la force et du courage. Voyez-vous, mes bonnes gens, c'est qu'elle n'est pas bien portante du tout. J'en ai souffert, à cause d'elle! Et on dit que, de l'autre côté, on ne

souffre pas; tout ça c'est des bêtises. Voilà une enfant, je l'ai élevée, c'était ma consolation, et de la voir comme ça !... Tout ça c'est la faute à mon fils!... Vous lui direz que sa tante Geneviève pense à elle, qu'elle soit forte, qu'elle ne se mette pas des idées en tête, dites-lui que je lui apporterai quelque chose, oui, ça lui fera *plaisir*, et ça la reconsolera; j'ai idée que sa mère viendra aussi ; son pauvre père viendra quasiment tous les soirs.... Bonsoir! »

Catalepsie; dégagement comme à l'ordinaire. — « Bonsoir », dit une voix que l'on reconnaît. C'est celle de Stop, le poète irlandais qui est mort dans un cachot, et qui a souffert et qui souffre encore d'un grand chagrin d'amour. M. C. ayant fait une poésie à son intention, il commence par le remercier, en lui promettant de chanter aussi pour lui. « Je regrette, poursuit-il, de ne pouvoir maintenant accomplir ma promesse ; je ferai écrire ces vers par le médium, au moyen de l'écriture mécanique, afin que rien n'en soit perdu.... Je suis si habitué à souffrir, et j'ai tant souffert, que, malgré que je sois désincarné, mon esprit n'a pu oublier les souffrances de mon corps, et dans l'espace radieux je me crois encore dans mon cachot. C'est rapide, ce sont des pensées fugitives, ce sont des souvenirs d'autrefois.... Je voudrais pouvoir faire hommage à celui qui m'a fait des vers si sympathiques de quelque chose qui lui soit agréable. Je voudrais lui prouver que, loin d'être jaloux de son bonheur, son bonheur si grand m'éclaire de son reflet. Mais le temps me manque, il faut avoir pitié de celle qui prête ses organes. Mon ami le sait, cette femme a fait preuve de courage. Maintenant, si vous le voulez bien, je vais vous dire une petite légende, une petite ballade, que j'ai composée il y a bien longtemps; je la traduis de l'irlandais ; ne vous attendez pas à une poésie parfaite, ce ne sont pas des vers.

« Un enfant s'est perdu, et sa mère le cherche. Avec quelle angoisse cherche cette mère, toutes les mères le savent. Un enfant perdu, songez donc! Il était tout petit, cinq ans, et le bois était noir et la rivière profonde.

« Hélas! où donc est le pauvre innocent? Là-bas des loups l'ont dévoré peut-être, car la forêt est bien sombre. Peut-être la rivière roule son corps. Où est-il le pauvre amour ?

« Rien ! Et la mère échevelée allait par les bois, elle cherchait, elle cherchait toujours, elle ne trouvait pas.

« *Enfin*, lasse de chercher, elle reprit le chemin de sa demeure. Mais elle se disait que ce bois si noir, cette rivière si profonde devaient avoir caché son enfant.

« A peine elle était entrée, la nuit venait, et l'enfant ne rentrait pas.

« Tout-à-coup on frappa à la porte. Grand Dieu! à cette heure de nuit ! si c'était lui!

« Tremblante, elle se leva, sans oser demander qui frappait. Elle ouvrit la porte, et vit l'enfant couché sur le seuil.

« Est-il mort? — Non, il dormait, il dormait paisible et pur comme une petite fleur.

« Il ouvrit ses grands yeux, et sourit. — D'où viens-tu, d'où viens-tu, cher petit? — Moi, mère! Si tu savais ? J'étais allé dans le bois cueillir des fraises ; mais plus je cueillais de fraises, plus je m'éloignais ; je ne savais plus retrouver mon chemin ; j'avais peur des loups. Alors un autre enfant vint près de moi : c'était Marguerite, ma petite sœur. On disait qu'elle était au ciel : tu vois bien que non, puisque je l'ai trouvée dans le bois. Elle a cueilli avec moi des fraises, elle en a cueilli plein son tablier. Elle m'a chanté de jolies chansons, puis elle m'a endormi, et elle m'a apporté ici. Ne l'as-tu pas vue ?

« La mère ne l'avait pas vue, mais elle avait senti battre son cœur si fort qu'il s'était ouvert à la foi. Elle n'avait plus un enfant, elle en avait deux ; elle en avait un seul à sa table, mais elle avait l'autre à son chevet quand elle dormait.

« Et cette femme eut un pressentiment de la vie spirituelle qui devait être la lumière. »

Cette poésie, ajoute Stop, je l'ai traduite à mesure. »

Elle est reproduite ici aussi fidèlement que les notes prises l'ont permis : malheureusement l'imperfection de ces notes lui fait perdre un peu de sa saveur. Après quelques paroles d'adieu, Stop quitte le corps du médium, qui se roidit en catalepsie.

M. Hugo d'Alesi procède au dégagement, et dès que le médium entend des oiseaux et des cloches (phénomène précurseur de l'extase), il agit vigoureusement par de grands courants et produit le réveil.

En somme la séance a été fort intéressante et s'est passée dans d'excellentes conditions pour le médium. J.-C. C.

Séance du 18 février 1879, à la Société scientifique d'Études psychologiques.

Etaient présents : M. et Mme Hugo d'Alesi, M. René Caillié, M. Charles Lomon, Mme Chauvel, M. Gay, Dr Chazarin, M. et Mlle X, Mme Nœgerath, Mme Daniel, M. Rieneck-Leyssius, M. Chaigneau.

C'est encore M. Hugo d'Alesi qui magnétise le médium, après avoir, comme d'habitude, fait appel aux protecteurs invisibles. Il dégage la poitrine et le cœur qui sont un peu oppressés, il charge la tête. — « Comment es-tu? » dit-il. « J'ai peur.... On veut que je me lève, et je serai forcée de le faire... Je ne veux pas. » Elle soupire et se tord les bras, elle est énervée. — « Non, je ne veux pas ! » M. d'Alesi lui met la main sur la tête. — « C'est bien.... il faut.... » Elle se lève, attirée vers la porte du fond, qui met en communication le petit salon où se passe la séance avec la grande salle où se font, pendant ce temps, des expériences de magnétisme. M. d'Alesi la ramène au fauteuil, mais, la crise ayant recommencé une seconde fois, il la réveille.

Une fois qu'elle est réveillée, il la magnétise de nouveau, et pour intercepter les courants, il lui fait un manteau fluidique. Le médium est mieux, elle est tranquille. Après quelques paroles relatives à des choses intimes, elle dit voir un monsieur brun. — « Il ressemble à papa, il est là, au milieu, c'est un Espagnol... Pablo de Peralta, c'est mon oncle. Voici une dame d'une quarantaine d'années, brune, plutôt forte, je ne l'ai jamais vue, elle a une figure très-sympathique, très-distinguée, elle est là, entre deux messieurs, elle est de taille moyenne, plutôt grande, tout en noir, avec des cheveux en bandeaux. Voici un petit garçon très-gentil, là, à côté d'un monsieur et d'une dame, il a 7 ou 8 ans, il est bien gentil, il sourit. Tiens, tiens, tiens, voilà la femme Le Manach, elle traverse vers M. Caillié, elle a les cheveux ras, elle n'est pas belle, mais elle n'est pas coupée en morceaux ; elle a une figure mince et sérieuse,.. on ne voit pas si elle est contente. Il y a des Esprits derrière le mur, ils sont trop loin. Voilà un homme, je ne vois pas sa tête, il y a une vapeur devant sa figure, il tient deux petits enfants dans ses mains. Voilà un prêtre, il n'est pas beau. Voilà un Esprit en blanc.... j'ai peur, empêchez-le, il fait comme ça (mouvement d'aller vers la porte de la grande salle). Voilà une petite fille bien gentille, avec des cheveux bouffants, elle est très-bien, elle est habillée avec une petite robe noire, elle a un petit col en guipure, elle n'est pas morte depuis longtemps ; elle me regarde, elle vient pour nous ; je ne la connais pas, elle vient pour toi, elle est de Smyrne. Voilà le petit garçon qui traverse, on dirait qu'il veut dire quelle chose, il fait comme ça (le médium croise ses deux index en formant un T), et puis il se recule, il recule, il retourne à sa place, il est content comme tout, il croise ses doigts, il se retourne et sourit à une dame ; (cette dame, ou plutôt cette demoiselle, ainsi que quelques autres personnes, reconnaît parfaitement l'Esprit au signe dont il vient d'être question). Voilà l'abbé Gérard ; voilà Eliane, quel bonheur ! j'avais si peur qu'elle ne puisse pas venir ; voilà sœur Marthe,

Donato..... (Le visage du médium se rembrunit : Je ne veux pas voir les vivants, dit-elle. Cette impression s'efface rapidement, et elle reprend comme si un tableau se déroulait devant ses yeux.) Comme c'est beau ! Comme voilà un effet de lumière qui fait bien ! C'est chaud : L'abreuvoir, puis trois chevaux qui boivent, on dirait qu'ils vont remuer, avec un paysan en gilet de toile bleue derrière eux : à droite une route, au loin un clocher, c'est très-étendu ; les chevaux sont au premier plan... Voilà mon Jésus avec sa robe rose, — oh ! pourvu qu'on n'aille pas prendre la place qui est vacante (M. René Caillié venait de sortir), fermez les portes, j'ai peur !... — tout en rose, avec des cheveux blonds, il est beau ; ah ! mais, c'est celui de Corrége.... Voilà Gustave ; voilà Mathilde ; voilà Mélina-Mendès ; voilà Marie. Voilà une femme en mantille, c'est Mme L... Voilà une jeune fille, j'ai déjà vu son portrait quelque part, elle a une couronne d'or, elle est debout, elle a une couronne comme une reine, et un manteau, c'est une reine ou une actrice ; elle est jolie, ses cheveux ne sont pas tout à fait noirs, châtain foncé, elle doit avoir dix-huit ans ; elle sourit et s'en va : c'est à moi qu'elle a souri ; je l'ai vue quelque part ; elle a dix-sept ou dix-huit ans, avec une petite figure jeune, un peu potelée ; j'ai vu sa photographie. Voilà Philippe, le docteur Gérin, le docteur Demeure. Voilà un vieillard qui ressemble à M. Thiers, il traverse, le voilà, il fait des grimaces, il montre le poing, il fait une vilaine figure à M. C... » — « Lui en veut-il toujours autant ? » — « Il dit que ça ne nous regarde pas.... Philippe à la main sur tes épaules. » — « Que conseille-t-il de faire pour les fluides contraires ? » — « Résister. » — « Combien y aura-t-il d'incarnations ? » — « Selon que je serai plus ou moins fatiguée. Pas d'extase, surtout aujourd'hui. Philippe ne s'incarnera pas. Voilà le petit garçon (le médium se penche comme pour l'écouter parler), Théodore, il est content, il a dit son nom ; il est beau, je voudrais l'embrasser ; il s'appuie sur les genoux de cette dame. Philippe s'est baissé, il a fait comme ça (mouvement d'écarter des fluides), il dit qu'il est là, on peut intercepter les fluides en formant une sorte d'enveloppe fluidique (M. d'Alesi suit ce conseil). Je sais bien pourquoi les docteurs sont là, c'est pour mon cœur (M. d'Alesi magnétise le cœur). Philippe dit que tu dois me désincarner le plus tôt possible, mais sans trop charger le cœur. »

M. Hugo d'Alesi produit la catalepsie et ensuite le dégagement comme à l'ordinaire ; la catalepsie de la mâchoire est complète, mais le dégagement s'opère dans de bonnes conditions. Un soupir sort de la bouche du médium, puis un nom : Madeleine. La manifestation de cet Esprit s'expliquera d'elle-même par ses développements et par une des communications suivantes, celle de l'abbé Gérard. Il ne serait pas discret d'ajouter d'autres éclaircissements.

— « Pourquoi suis-je venue ?... Pourquoi ne jamais l'amener ?... » — « Vous savez bien qu'il viendrait avec elle. » — « Qu'importe ? Je serai prudente. J'ai perdu tout espoir, du moins pour tout le temps que durera sa vie ; qui sait même après ? » — « Croyez-vous qu'elle soit à sa hauteur ? » — « Est-il à la mienne ?... Encore une pensée qu'il faudra expier !.. Peu d'Esprits souffrent comme moi ! Et pourtant, je vous le jure à vous qui connaissez ma vie, je vous jure, je ne sais pas ce que j'expie. » — « C'est peut-être une épreuve, et non une expiation. » — « Une épreuve ? Croyez-vous ? Ce doit être une expiation. Peut-être l'ai-je trop aimé ! Mais l'amour n'est pas un crime ! Qu'ai-je donc fait alors ? Ah ! oui, j'ai eu des sentiments de haine pour ma belle-mère ! Peut-être est-ce ça !.. » — « Mais cher Esprit, il ne faut pas vous désoler, et puis, comprenez, il faut tenir compte de bien des choses. » — « Allons donc ! Et Marie ! » — « Il vous reviendra. » — « Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que d'assister heure par heure à ces scènes ! Ah ! dire qu'il aime cette femme ! (L'Esprit, après avoir commencé avec calme, s'est exalté peu à peu ; il fait un effort pour s'apaiser.) Je suis venue, j'ai eu tort. »

— « Mais non, chère Madeleine, vous êtes toujours la bienvenue. » — « Ne dites pas cela, je suis passée au rang des Esprits qu'on redoute, peut-être au rang des mauvais Esprits. La jalousie engendre la haine, et la haine c'est un crime là-haut où tout est amour, où tout doit être amour. Ainsi il me faudra expier ces sentiments, qui sont des crimes, par une nouvelle incarnation de douleur, et je ne pourrai jamais effacer cette haine qui vient d'un amour qui ne passera jamais, jamais, ni par la vie ni par la mort. Pourquoi suis-je venue?... J'avais besoin de lui dire.... Qu'il vienne demain, après-demain, le plus tôt possible, que je lui dise.... Oh ! je ne pourrai pas si elle est là !... Viendra-t-il?... Il ne viendra pas, il aura peur.... Croyez-vous qu'il n'aura pas peur?... L'aime-t-elle au moins?... Je ne puis même pas lire dans leur pensée; la haine m'aveugle, l'amour m'égare. (La parole est très-exaltée, presque convulsive. M. d'Alesi engage l'Esprit à la résignation.) Je voudrais vous y voir vous autres ! Etre pratique! Allons donc ! Vous ne savez pas ce que c'est que de souffrir ce que je souffre. Il ne me reviendra pas. Ce serait le bonheur, et je sens que je ne le mérite plus, que je fais mal. Ah ! si je pouvais briser lui ou elle pour les séparer, je le ferais; je suis capable de toutes les pensées humaines, et, si j'en avais le pouvoir !.. Mon Dieu ! j'expierai tout cela ! j'ai beau prier, je ne puis plus ! Il y a un Esprit et son ami qui sont si heureux chez vous ! Leur bonheur me fait souffrir plus encore cent fois ! Ah ! je ne vaux pas Marie ! Qu'eût-elle fait à ma place ? Demandez à l'ami de Marie ce qu'il ferait, lui, s'il était comme moi ! Mais personne ne me comprend ! Et il est si loin de moi ! »

L'Esprit part subitement, sur ces derniers mots; la désincarnation est violente, et il faut soutenir le médium pour l'empêcher de tomber. L'Esprit qui lui succède, et qui se manifeste après le dégagement de la catalepsie, parle espagnol; une dame veut bien lui servir d'interprète; il reste peu de temps, voici la substance de ses paroles :

« Je suis dans le corps de ma nièce. Je viens saluer tout le monde. Vous lui direz qu'elle écrive en Galicie, parce qu'elle a quelque chose à apprendre de mon frère Pedro. Je me nomme Pablo de Peralta. Je ne resterai pas longtemps, parce que je vois que les personnes ne comprennent pas. C'est malheureux parce que je voudrais parler de choses intimes qui intéressent sa famille. Je viens souvent ici. Pour diverses considérations je ne m'incarne pas. Sa mère est venue déjà. Si je ne peux pas me faire comprendre, je tâcherai d'écrire. Salut à tout le monde. »

Après le dégagement de la catalepsie, les mains se portent en avant avec un tremblement tout particulier; une voix toute différente sort de la bouche du médium : » Je suffoque un peu.... (M. Hugo d'Alesi dégage la poitrine).... Merci.... Veuillez me donner un peu d'eau s'il vous plaît, (on lui en donne), merci, mon enfant. Vous ne me reconnaissez pas? » — « Vous êtes l'abbé Gérard? » — « Oui, oh ! il n'y aurait pas de mal à ne pas me reconnaître : il nous est impossible de reproduire nos traits sur la figure du médium. Je ne serais pas venu ce soir si je n'avais pas à vous parler un peu à cause de l'Esprit qui s'est manifesté tout à l'heure, l'Esprit de cette jeune femme. L'épreuve, ou plutôt l'expiation, car c'est bien une expiation, est bien terrible. L'Esprit libre ne subit pas d'épreuves comme celles de la terre; ce ne sont que des punitions, des châtiments, que la justice toute-puissante de Dieu lui inflige. Mais quelquefois il peut subir les châtiments d'une incarnation pour une autre. Ainsi, supposez un Esprit qui se réincarne pour se corriger d'un défaut principal, d'une mauvaise passion, et qui se laisse entraîner par la même passion; cet Esprit est obligé de subir la peine de sa faute, de celle dont il ne s'est pas corrigé. Or le pauvre Esprit qui a droit à toute votre compassion, à toutes vos prières, avait été Esprit haineux dans une incarnation antérieure (un peu d'eau, s'il vous plaît); la haine l'avait poussé à des crimes qui méritaient un châtiment; non qu'il eût commis quelque chose comme un assassinat, mais tout est crime de ce qui porte atteinte à l'amour.

Elle avait fait souffrir horriblement par haine, par méchanceté, par rancune, plusieurs de ses frères. Elle a demandé à revenir sur la terre, et elle s'est reprise, à son jeune âge, à détester une personne qui ne le méritait pas, une jeune femme que son père avait épousée; elle l'a détestée au point de se rendre malade, de quitter le toit paternel, et de se marier avec un homme qui l'a rendue malheureuse. Elle avait une grande rancune contre son père, ce qui avait presque effacé de son cœur l'amour filial. Toutes ces choses, toutes ces fautes qui par elles-mêmes n'ont pas été très-graves puisqu'elles ont été celles d'une enfant, prouvaient pourtant qu'elle n'avait pas su vaincre sa mauvaise passion. Et par quoi l'a-t-elle rachetée? Par un amour exclusif, sans bornes, mais essentiellement égoïste et charnel; elle aimait, mais elle aimait elle en lui et lui en elle. Vous savez que l'amour d'un homme pour une femme et d'une femme pour un homme est souvent égoïste; on aime parce que cet amour fait votre bonheur, et ce n'est pas cet amour-là qui peut racheter la haine. Il faudrait un amour tout d'abnégation et de dévouement pour racheter cette faute, ce crime.... Elle est partie avec ce médecin d'une façon convenable, elle n'a donc attiré aucun malheur chez son père; sa belle-mère l'a peu connue, elle lui était indifférente, sa haine ne l'a donc pas fait beaucoup souffrir. Mais elle avait sa vie antérieure à expier, c'est pourquoi ce que vous voyez est arrivé.» — « Celui qu'elle aime lui reviendra-t-il?» — « C'est lui l'âme sœur de la sienne, certainement il lui reviendra; mais elle doute, elle est dans le trouble, elle est retenue à la terre, ce qu'elle voit la tue, la désespère. C'est une souffrance terrible, c'est une douleur pour laquelle je vous demande toute votre compassion, tout votre amour, toutes vos prières. Elevez tous vers le ciel des vœux ardents pour qu'elle comprenne, se résigne, et aime non-seulement celui-là, mais celle qui la fait souffrir et ne sait pas le mal qu'elle lui fait et ne mérite pas sa haine. Qu'elle aime cette femme, et tout sera oublié, tout sera pardonné. Je suis venu pour vous parler de l'expiation. L'Esprit est toujours forcé d'expier les grandes fautes dont il n'a pas su se corriger. Si vous mourez et si vous n'avez pas commis de grandes fautes, si vous avez aimé, vous serez pardonnés; vous serez relativement heureux, vous habiterez votre sphère suivant votre degré d'élévation, vous n'aurez aucune souffrance à endurer, mais vous serez forcés par votre propre raison à demander des épreuves pour vous épurer. Mais si des Esprits ont commis des fautes graves, si étant revenus pour se corriger ils n'en ont rien fait, il faudra expier: ce ne sera pas après une fois, deux fois; mais à la troisième fois, s'ils ne font pas de progrès, il faut bien un châtiment, il faut que par là Dieu les aide à travailler à leur avancement. Il faut un châtiment aussi pour ceux qui ont été de si grands coupables que c'est nécessaire. Mais ce n'est pas après une ou deux existences mauvaises, ce n'est qu'après avoir vu notre mauvais vouloir que Dieu nous châtie dans l'espace par des épreuves plus cruelles que celles de la terre.... Le médium a une douleur sous le cœur depuis les premiers mots que j'ai prononcés; je puis difficilement m'expliquer, je suffoque; veuillez faire des insufflations au cœur. Bonsoir mes enfants; je vous dis bonsoir, car cela peut me chasser. Vous n'avez rien à craindre. (M. Hugo-d'Alesi fait les insufflations suivant le conseil de l'Esprit qui lui indique la région exacte où il doit les diriger). Cela va mieux, un peu mieux. Ce sont les contrariétés bien souvent qui rendent le sujet plus nerveux; évitez les grandes émotions; hier elle a souffert beaucoup, il faut faire attention autant que possible. Bonsoir, mes enfants, je laisse la place à un autre Esprit qui désire se manifester; c'est un Esprit familier, je dirais presque un Esprit enfant, qui a la plus grande envie de venir et qui réclame votre indulgence.»

— « Ah! vrai! il fait chaud; bonsoir;» dit le nouvel arrivant, après les phénomènes de transition. — « Qui êtes-vous? » lui demande M. Hugo d'Alesi. — « Tu ne me reconnais pas? Gustave. Il y a longtemps que je ne suis pas venu; une fois de temps en temps, ça fait pas de mal. J'ai quelque chose à te demander, mais je sais pas si tu voudras,

parce que ça coûte des sous. Tu me donneras une toile, une petite toile préparée avec des couleurs et tout ce qu'il faut, et puis on verra à faire quelque chose pendant la nuit.» — « Ne crains-tu pas que cela ne nuise à la santé du médium ? » — « Pourquoi ? Je ne veux pas la fatiguer ; ce serait pas à faire. Moi ça me donne envie, de te voir barbouiller ; je fais quelquefois avec toi, mais ça te met en colère. Je m'essaie, il faut bien être apprenti avant de savoir ; et puis tu n'as qu'à donner un coup d'éponge, (il fredonne)

Tout passe,
Ça s'efface,...

on enlève le feuillage à Gustave, et puis tout est fini. » — « Laisse faire ce tableau sans y toucher, » lui dit M. d'Alesi en lui parlant d'une toile en voie d'exécution. — « Je n'ai pas été trop maladroit puisque tu ne t'es pas aperçu qu'il y avait quelque chose de Gustave. » — « Dans le hêtre ? La branche en bas ? » — « J'y ai tripoté, je l'avoue. Mais si je te le dis, tu trouveras que c'est mal. C'est pas si malin que ça à faire des feuilles. Tu verras, je ferai un petit paysage,... tu l'enverras au salon.... J'ai envie de peindre parce que je m'embête ; là-haut tous ces gens-là sont trop grands seigneurs ; je voudrais rigoler. » — « As-tu encore fait des farces quelque part ? » — « Il y a le grand Auguste, je lui fais toutes sortes de niches. Il était en train de peindre, il en a la rage, il est comme votre serviteur ; j'ai pris une petite fiole de couleur d'un ami ici présent, et j'ai mis du jaune dans son eau, avec du violet. La veille il avait bu quelques bocks, il avait peint ; il a cru que c'était son jeune homme qui avait peint, — pas celui-ci, de jeune homme ; — il a rigolé, ça m'embêtait, je lui en veux. » — « Ça n'est pas bien. » — » Il faut bien rire. Alors il a pris ça à la rigolade.... Quelques jours après, il faisait une bonne femme assise, avec un écran en plumes, une robe vert épinards pas cuits, un rideau jaune omelette dans le coin, il y avait aussi un perroquet qui avait la queue rouge. J'ai fait des moustaches.... — « Au perroquet ? » — « Non, à la femme, je regrette de n'en avoir pas fait au perroquet aussi. J'ai peinturluré sur le rideau des petits diables qui levaient les jambes en l'air. Il a cru que c'était son frère qui avait peint ; c'est le gamin qui a étrenné. Mais aussi je lui ai fait payer ça. Quand il a été couché, le soir, j'ai fait du bruit, j'ai tapé, il pioncait comme un sonneur ; il y a cinq jours, il était tout seul, il lisait un bouquin, je l'ai chatouillé dans les cheveux, j'ai refermé son bouquin, il a eu un trac ! il n'a rien dit parce qu'il est orgueilleux ; seulement il était pâle, sa mère lui a demandé ce qu'il avait, il a dit qu'il était malade. Maintenant, il n'ose plus rester dans sa chambre, il fait coucher le gosse avec lui. Je veux le convaincre, en faire un spirite ; après je le laisserai tranquille. Je veux lui faire tourner la tête pendant quelque temps.... S'il y avait pas tant de monde, je te demanderais bien quelque chose, mais.... au fait, non.... j'y tiens pas, tu sais ; j'ai mes raisons pour. » — « Alors tu veux peindre une toile bientôt? » — « Dès demain. Tu la garderas, si tu veux ; si elle ne te plaît pas, tu peindras dessus. » — « Je la garderai en souvenir de toi, et puis ce sera une pièce à conviction. » — « Une pièce à conviction ? Pour qui ? Une toile barbouillée, qu'est-ce qui prouve que c'est l'ami Gustave qui l'a faite ? Il faudrait pouvoir devant tout le monde ; mais il y a des empêchements, la lumière, tu sais. » — « Mais ne pourrais-tu pas le faire le médium étant endormi et les personnes étant dans l'obscurité ? » — « Ecoute bien, il faut du temps pour brosser quelque chose qui ait du chien ; ce serait trop long, on se ferait des cheveux pendant ce temps-là.... J'ai déjà essayé tant de fois de me manifester, mais pour ça il faut des fluides ; l'Esprit tout seul c'est pas vrai ; pour communiquer sur la terre avec les copains, c'est très-difficile, on est tout empoté ; là-haut, on est comme des petits oiseaux, mais sur la terre c'est plus ça. Ah ! c'est embêtant d'être mort ! Pourtant on n'a plus un tas de choses qui ne sont pas amusantes, on n'a pas à aller au bureau, on n'a

pas à se lever matin, on n'a pas de bottes avec des cors aux pieds ; mais je suis pas resté assez sur la terre, je suis parti au moment où j'allais m'amuser. « — « Combien as-tu eu d'incarnations ? » — « J'en vois trois, mais je sais que j'ai vécu au moins dix à douze fois. Je dis que j'en vois trois, voilà pourquoi : c'est pas que je vois dans le passé, mais je vois des gens que je reconnais d'une autre vie : on cause, on parle, on blague, voilà, comme ça j'ai la certitude de trois, je devrais dire quatre, parce qu'il y a un grand que j'ai vu il y a quelques jours, il est désincarné depuis quelques jours, je l'ai connu il y a quatre incarnations. » — « Alors tu veux être peintre ? » — « Est-ce qu'on rigole quand on est peintre ?... Je veux entrer aux Beaux-Arts pour chahuter avec les autres, pour rigoler avec les petits modèles. Si je veux être peintre, je ne veux pas pour cela sacrifier mes amusements. Quand je deviendrai un peu sérieux, vers les vingt-cinq ou trente, je travaillerai et je deviendrai quelque chose. De seize à vingt-cinq je m'amuserai, je peindrai un peu ; après, je travaillerai. Je ne demande pas à être riche, mais à rigoler, à cascader, à n'avoir pas un papa et une maman qui vous embêtent, qui vous empêchent de sortir, d'aller au café, de jouer au billard. Sur ce je vais vous souhaiter le bonsoir. » — « Qui va venir après? » — « Je ne sais pas, je crois que c'est Stop.... Est-ce que ça ne veut pas dire *arrête* en anglais ? S'il vient pour la fin, ce sera juste. Bonsoir messieurs, mesdames. »

C'est en effet Stop qui succède à Gustave, et qui se manifeste après une catalepsie qui persiste assez longtemps dans la mâchoire. — « Bonsoir, mes amis, je voudrais un peu d'eau, s'il vous plaît. » Après avoir bu, il tend la main à M. C... — « Bonsoir, frère, lui dit-il, je t'apporte des nouvelles de Marie. Elle aurait bien désiré t'entretenir, mais par l'effet d'une timidité, d'une pudeur qu'elle a gardée de sa dernière incarnation, elle n'a pas osé ce soir. Sois tranquille, elle est ici, elle est toujours avec toi. »

Stop porte ensuite la tête en avant, les mains croisées sur les genoux, dans l'attitude qu'il prend ordinairement pour ses récits, et de sa voix grave il commence une poésie dont on ne retrouvera ici qu'une reproduction décolorée et incomplète, car les notes prises présentent de nombreuses lacunes. (Comme il était déjà tard, l'Esprit était un peu pressé par égard pour les assistants.)

« Mon cœur avait besoin d'amour, et je cherchais sans en trouver.

« J'avais cherché parmi les filles de terre, la plus belle n'avait pas fait battre mon cœur.

« Alors je pensai : Tu trouveras sans doute l'amour parmi les fleurs : la rose elle-même eut beau m'envoyer son plus brillant sourire, mon cœur ne battait pas.

« Alors je pensai : Les oiseaux du ciel te séduiront peut-être avec leurs voix aériennes, mais le rossignol, la fauvette, la mésange aux doux chant eurent beau me jeter leurs plus tendres appels, mon cœur était froid toujours.

« Mon cœur avait besoin d'amour : je cherchai longtemps parmi les plus belles choses de la terre, parmi les plus précieuses : rien n'a pu attacher mon cœur.

« Cependant il me fallait un amour, je cherchai encore.

« Je cherchai parmi les étoiles : la plus brillante ne me dit rien.

.....

« Ame sœur, je t'ai trouvée, en vérité, et tu es ma seule bien-aimée, pour toujours, à jamais. »

« Ceci était en vers, ajoute Stop, je l'ai traduit en prose, je sais que cela perd. Vu l'heure avancée j'ai pris ce que j'avais de plus court, je vous prie de m'excuser. D'abord j'ai besoin de beaucoup d'indulgence, et je prie mes frères les poètes de songer que je suis étranger et que je ne possède pas le français comme eux, que de mon temps on était peut-être moins difficile, et que j'ai bien souffert, ce qui fait oublier bien des choses.

Si je me laissais aller à dire ce que j'ai dans mon cœur, je parlerais du cachot, des tortures endurées parcequ'elle ne m'aimait pas ; mais j'aime mieux chanter et vous faire sourire. Bonsoir, amis. »

L'Esprit part dans une crise modérée de catalepsie ; M. Hugo d'Alesi dégage le médium qui, après son réveil, se retrouve dans de bonnes conditions de santé. J.-C. C.

Mesdames et Messieurs, la lecture de ces deux comptes-rendus est déjà bien longue, et je ne voudrais pas abuser de vos instants. Toutefois, il m'est impossible de ne pas ajouter quelques mots de réflexion. Je désire d'abord faire observer que les deux séances que j'ai essayé de reproduire ont eu lieu, non plus avec le concours de M. Hippolyte comme magnétiseur, mais avec l'assistance de M. Hugo d'Alesi ; et comme les phénomènes ont été dans leur ensemble de même nature que par le passé, comme les Esprits qui s'étaient déjà manifestés, Philippe, Stop, Gustave, ont conservé leur caractère, leur style et leurs allures, il me semble que l'on peut conclure définitivement à l'élimination d'une hypothèse qui a été mise en avant par des hommes sérieux : celle de la transmission de la pensée du magnétiseur. Quant à supposer que l'état magnétique développe chez le médium des facultés inconscientes, des facultés extraordinaires dont il ne garde pas le souvenir, facultés qui détermineraient toutes ces productions si diverses et si précises, cela me paraîtrait cent fois plus difficile à admettre que l'hypothèse de la manifestation des Esprits ; et d'ailleurs cette supposition ne peut résister au fait suivant : c'est que Mme Hugo d'Alesi obtient, à l'état de veille, par l'écriture mécanique, des communications de même nature, et lorsqu'un Esprit écrit par sa main, il a le même langage que lorsqu'il parle par sa bouche. Pour rejeter l'hypothèse spirite, on est donc obligé d'en arriver à celle de la mystification. Mais si l'on songe à ce qu'il faudrait de volonté soutenue, de précautions incessantes, d'étude de soi-même et des autres, pour composer et pour soutenir un pareil rôle ; si l'on remarque qu'il faudrait produire artificiellement toutes les apparences de la catalepsie vraie, abolir soi-même sa sensibilité, arrêter soi-même ou du moins ralentir et déprimer extrêmement sa circulation ; si d'autre part on observe la nature du médium, surtout impressionnable, on se convainc facilement qu'elle est physiologiquement incapable d'un pareil travail de dissimulation si peu justifié par les avantages qu'elle en retire. Tous ceux qui ont l'honneur de la connaître ajouteront qu'elle en est incapable moralement. Je suis vraiment honteux d'insister sur de pareils arguments, mais il est absolument nécessaire, — et j'en demande pardon à Mme Hugo d'Alesi, — de dissiper tous les doutes si naturels à l'esprit humain en présence de phénomènes qui lui sont encore peu familiers.

On remarquera dans les comptes-rendus que je viens de présenter que plusieurs des manifestations contiennent des indiscrétions fort désagréables pour le médium et le magnétiseur.

A propos de l'Esprit du petit Théodore, qui a été reconnu par M. et Mlle X, Mme Nœgerath, et aussi, je crois par M. Lomon et Mme Chauvel, il faut dire que M. et Mme d'Alesi n'avaient jamais été en rapport avec ces personnes, et qu'ils n'avaient jamais entendu parler de cet Esprit.

Quant à la manifestation qui s'est produite en langue espagnole, il ne serait pas juste de laisser sa valeur s'exagérer dans vos esprits ; on a vu qu'il s'agissait de l'oncle du médium, et sans doute on a supposé, ce qui est vrai, que le médium parle l'espagnol. Serait-il possible à un Esprit de faire sortir de sa bouche une langue qu'elle ne connût pas ? Je n'en sais rien ; je n'oserais pas le présumer. Il est possible que l'Esprit qui s'incarne se serve du cerveau du médium comme l'Esprit du médium s'en sert lui-même dans son état normal. Or si nous remarquons que certaines maladies cérébrales produisent l'aphasie, c'est-à-dire l'impossibilité de former et d'agencer les mots, nous sommes amenés à dire que lorsque l'instrument de notre pensée est désaccordé, il est impossible à

notre Esprit de lui faire rendre les sons qui manifesteraient cette pensée. Eh! bien, pour l'Esprit d'un allemand, par exemple, un cerveau qui ne contiendrait que des notes françaises et espagnoles serait, il me semble, moins qu'un instrument désaccordé, ce serait un instrument dont il ne saurait pas jouer, quelque chose comme un violon entre les mains d'un pianiste. Cette comparaison et la supposition qui lui est connexe s'accordent parfaitement avec ce fait, que je crois avoir pu observer, c'est que dans la médiumnité à *incarnations*, les communications sont d'autant plus caractéristiques, d'autant plus colorées, et d'autant plus belles, s'il y a lieu, que le médium est plus intelligent et possède plus de facultés littéraires, c'est-à-dire d'autant plus que le médium a plus développé, a plus multiplié, par le travail de son propre esprit, les notes de son cerveau. Cela explique également la difficulté de s'exprimer qu'éprouvent certains Esprits dans certains médiums, difficulté qui a fait souvent douter de leur identité, parce qu'on attendait d'eux leur langage caractéristique *tel qu'il eût pu* se produire dans un cerveau largement épanoui. Il est vrai que l'Esprit, au lieu d'agencer des mots, pourrait agencer des sons, des syllabes, — et cela arrive certainement quelquefois pour certains mots défigurés, tels que le mot *spirisme* prononcé par la femme Le Manach, et pour d'autres expressions pittoresques, — mais ce travail doit être bien plus pénible; il doit probablement être plus pénible dans la proportion qu'il y a entre la lecture d'une langue inconnue dont il faut épeler tous les sons, et la lecture d'une langue familière dont tous les mots sautent immédiatement aux yeux, éclairés qu'ils sont de la lumière de leur pensée coordinatrice.

Quoiqu'il en soit, la proportionnalité de la perfection de l'instrument avec la perfection des phénomènes obtenus, ne fait qu'appeler notre attention sur une loi naturelle et ne prouve rien contre la médiumnité; et dans le cas présent toutes les objections possibles se heurtent contre les quatre considérations suivantes :

1° Impossibilité physiologique pour le médium de produire les faits en question dans la possession de ses facultés normales, puisqu'il y a un état particulier caractérisé par l'intervention de catalepsies indéniables.

2° Impossibilité d'attribuer ces phénomènes à la transmission de la pensée du magnétiseur, puisque, si le magnétiseur change, les faits restent, avec l'intégralité de leur caractère.

3° Impossibilité d'attribuer ces faits (les faits de la seconde période des séances, les faits d'incarnation) à un état magnétique supérieur du propre Esprit du médium, puisqu'à l'état de veille le médium obtient des communications de même nature.

4° Impossibilité de nier la réalité, la sincérité des communications écrites du médium, sans nier la sincérité des communications parlées et sans retomber dans l'objection prévue, et éliminée je crois, par la première de ces quatre considérations.

Ces quatre propositions forment un cercle dont il me paraît difficile de sortir.

Si j'ai oublié quelque objection, il est à désirer qu'elle se produise. Quant à moi, dans ma conviction intime, je suis sûr de l'intervention des Esprits dans ces phénomènes, comme je suis sûr de la parfaite loyauté du médium.

J.-Camille Chaigneau.

Vient de paraître : *La Trilogie spirite* de M. Augustin Babin, en **3** volumes, à 3 fr. 25 cent. chaque, reliés.
Le Catéchisme universel, relié (portatif), **2** fr. 70 cent.

Le Gérant, A. Jolly.

Paris, imprimerie Juliot, rue Dombasle, 54. — Maison à Tours.